Document generated on 04/24/2024 9:23 a.m.

Québec français

Nouveautés

Number 100, Winter 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58689ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1996). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (100), 20–41.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

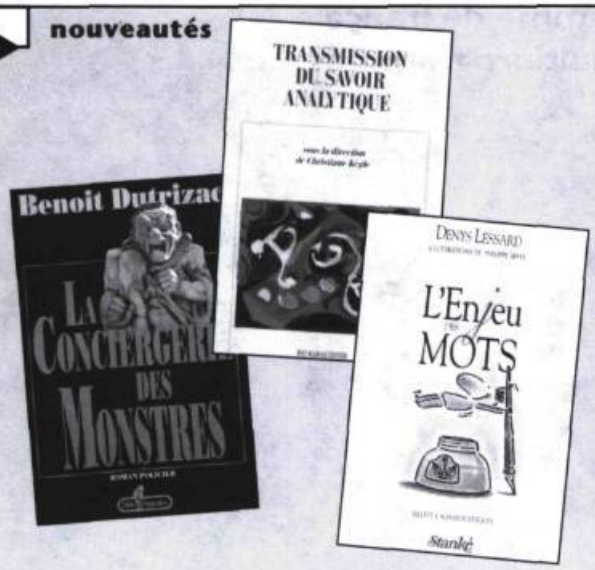
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



ACTES DE COLLOQUE
Roland COSANDEY et François ALBERA [dir.] Christiane KÈGLE [dir.]
Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC [dir.]
Jacques MICHON [dir.]
Gabrielle PASCAL [dir.]

BIOGRAPHIE
Jean BLOT

CHRONIQUES
Ariane ÉMOND
Denys LESSARD

DICTIONNAIRE
Henri MITTERAND

ESSAIS
Anne Élaine CLICHE
Robert DUTIL
Josette FÉRAL
Jean-Pierre GOULET [dir.]
Nathalie PETROWSKI
Henry David THOREAU

ÉTUDES
Bernard ARCAND et Serge BOUCHARD
Marlène CACOUAULT et Françoise ŒUVRARD
Normand DOIRON
Claude ROMNEY et Estelle DANSEREAU [dir.]

GUIDE

MANUELS
Jocelyn BERTHELOT
Robert DUBUC
Jean-Louis DUFAYS, François GRÉGOIRE et Alain MAINGAIN
Jacqueline THÉRIAULT
Christel VEYRAT

NOUVELLES
Adrienne CHOQUETTE
Michel DALLAIRE
Jean DÉSY
Suzanne LANTAGNE
Marc VAILLANCOURT

PÉDAGOGIE
Pierre FOUCAULT
Guy GINGRAS

POÉSIE
David CANTIN
Serge-Patrice THIBODEAU

REVUES
Les écrits
Les Cahiers de théâtre JEU
Mœbius

ROMANS
Marie-Claire BLAIS
Alain BLANCHET
Ying CHEN
Francis DUPUIS-DÉRI
Benoit DUTRIZAC
Isabelle GENTÈS
Michel GOSSELIN
John IRVING
Susanne JULIEN
Plume LATRAVERSE
Rodrigue LAVOIE
Denis MONETTE
Pierre OUELLET
Maryse ROUY
Paul SAVOIE
Michel TREMBLAY
WILSHCOCQKST
Pierre YERGEAU

THÉÂTRE
Michael MACKENZIE

index

▼ACTES DE COLLOQUE

Éditions et pouvoirs
Jacques MICHON [sous la dir.]
Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1995, 329 p.

Éditions et pouvoirs est un collectif qui réunit les vingt-sept communications présentées dans le cadre de 12e colloque international de bibliologie, organisé conjointement par le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ) de l'Université de Sherbrooke et par la Société de bibliologie et schématisation de Paris.

D'après Jacques Michon, qui a réuni les textes, l'édition se tient en équilibre entre le champ littéraire, qui repose sur des valeurs symboliques, et le champ du pouvoir, qui repose sur des valeurs matérielles. *Éditions et pouvoirs* s'avère un sujet riche, qui a tenu ici ses promesses. Le colloque a éclairé les rapports de l'édition à l'égard des pouvoirs politiques, religieux, économiques et technocratiques. Les débats ont été articulés autour de cinq grands thèmes : les rapports de l'édition à la littérature, la contrefaçon et l'auto-édition, la censure et l'édition clandestine, l'État et l'édition, l'édition et les nouvelles technologies.

Même s'ils sont rédigés dans un langage spécialisé, ces textes, qui examinent le champ littéraire à l'intérieur de plusieurs pays, sont courts, concis, et il s'en dégage clairement des conclusions intéressantes. En outre, le lecteur peut rapidement identifier l'objet de son intérêt personnel. Est-ce la censure ? Pierre Hébert aborde un cas de censure particulier, celui de la mise à l'index d'un ouvrage de L.-O. David sur le clergé canadien (1896). Tandis que Martine Poulain étudie la censure entourant le roman *L'amant de Lady Chatterley* pour conclure que le procès intenté au livre de Lawrence, en 1960, à Londres, transforma des lecteurs ordinaires en lecteurs experts, ce qui illustre la prise de pouvoir des lecteurs ordinaires sur leur lecture. Le lecteur sera-t-il intéressé par la contrefaçon ? Jacques Hellemans situe les contrefacteurs belges dans l'Italie du XIXe siècle, alors que Richard Saint-Germain aborde l'influence des pirates de l'édition populaire au Québec 1940-1960 sur les lecteurs, concluant qu'ils ont répondu à une demande d'un public en voie de changement ; cette littérature aura été une littérature de substitution. Et, phénomène peu étudié, Mario Parent aborde le développement de l'auto-édition littéraire au Québec. Selon lui, la micro-édition est appelée à se développer de plus en plus avec l'éclatement des genres et du public.

Bref, voilà un vaste panorama de l'édition mondiale qui révèle des aspects jusque-là souvent inconnus.

Édith MADORE

Cinéma sans frontière 1896-1918
Roland COSANDEY et François ALBERA [sous la dir.]
Nuit blanche éditeur, Québec, 1995, 383 p.

Cinéma sans frontière, 1896-1918 constitue les actes du deuxième colloque de l'Association internationale pour le développement de la recherche sur le cinéma des premiers temps (DOMITOR) tenu à Lausanne, Suisse, en 1992. L'ouvrage rassemble les communications savantes selon trois sections : « Les représentations », « Les marchés » et « L'influence et la réception ».

La première section s'attarde au contenu de certaines cinématographies, comme, par exemple *L'accent ethnique dans le premier cinéma russe*, de M. Yangirov, et tente de démontrer dans quelle mesure la représentation des différentes collectivités ethniques de la Russie ont permis aux habitants de mieux connaître la diversité culturelle de leur pays.

Les textes de la deuxième section abordent la question plus administrative des marchés. André Gaudreault, de l'Université de Montréal, y parle de l'« Internationalité du cinéma des premiers temps ». Il compare brièvement l'exploitation dans différents pays du médium cinématographique des premiers temps en s'attardant au cas de Montréal et de la première projection canadienne par les deux

opérateurs Lumière. Plusieurs autres articles s'attaquent à des sujets d'ordre beaucoup moins général mais néanmoins fascinant.

La troisième partie porte sur les influences et sur la réception, telles les influences des autres pays sur le cinéma comique en Californie et le rôle du film italien dans l'Allemagne de Guillaume II.

Bref, ces actes fournissent une foule de renseignement d'ordre surtout historique du cinéma des premiers temps. Ils permettent une vision relativement vaste de la naissance du cinématographe dans plusieurs pays. Ces actes constituent une lecture passionnante, facile d'accès pour le profane, ce qui est loin d'être le cas de bon nombre de recueils d'actes de colloques spécialisés.

Ricardo CODINA

Le roman québécois au féminin (1980-1995)
Gabrielle PASCAL [sous la dir.]
Triptyque, Montréal,
1995, 196 p.

Résultat d'un colloque tenu à l'Université McGill, cette publication, sous la direction de Gabrielle Pascal, présente un bilan de l'écriture au féminin pour les quinze dernières années. C'est une telle vue d'ensemble sur des œuvres récentes qui fait souvent défaut ; le livre est ainsi bienvenu.

Le choix des écrivaines étudiées est intéressant, puisqu'il couvre des auteures en début de carrière ou plus avancées. On ne s'étonne pas de trouver des analyses de Marie-Claire Blais, Anne Hébert, Suzanne Jacob, Monique Proulx, Régine Robin, Francine Noël, Pauline Harvey. On se ravit que Marie Laberge et Esther Croft soient du nombre et que d'autres, d'une approche plus difficile comme Michèle Causse, ne soient pas négligées. Il est même permis de faire des (re)découvertes : les œuvres d'Esther Rochon et d'Hélène Le Beau me paraissent ainsi visitées d'une manière originale et nécessaire.

Toutes les études du recueil cherchent à montrer la particularité des voix de femmes à partir de thèmes qui, depuis les premiers temps du féminisme, sont devenus familiers, tels la quête identitaire, le corps/texte, la passion, l'exil et l'Histoire. S'y ajoute une dimension « au-delà du corps » qui tend à spiritualiser à travers « une voix venue d'ailleurs », selon Gilles Marcotte dans son interprétation de Claire de Lamirande. Mais est-ce justifié d'avoir deux études de son roman *Neige de mai* ? Je n'en suis pas certaine, comme je m'interroge sur la nouveauté d'une critique portant sur l'« Actualité d'Anne Hébert ». Ce sont les rares questions qui demeurent après la lecture du livre dont l'ensemble est de qualité.

L'intérêt est soutenu, que ce soit dans les analyses des étudiantes de 2e cycle universitaire, celles des professeures ou des critiques littéraires. L'importance du sujet – l'écriture au féminin – est rappelée ainsi que la nécessité de dépasser la « version aseptisée » (p. 35) de l'histoire, tant de la littérature que de l'humanité. C'est une œuvre à consulter.

Micheline SIMARD

Saint-Denys Garneau et La Relève
Benoît MELANÇON
et Pierre POPOVIC
[sous la dir.]
Fides, Montréal, 1995, 133 p.

Le 12 novembre 1993, s'est tenu à Montréal un colloque sur Saint-Denys Garneau et *La Relève*. Cette année, les versions remaniées des communications ont été publiées par les Éditions Fides, sous la direction de Benoît Melançon et de Pierre Popovic.

Dans sa lecture *in vivo* qui ouvre l'ouvrage, Michel Biron relève une dissonance entre les fissures du texte social et celles du poème *Regards et Jeux dans l'espace*. En effet, le texte social qui inspire *La Relève* est, par exemple, marqué par une fissure traduisant le manque d'unité d'une conscience privée de l'élan vers l'Au-delà. Mais du texte social au poème de Saint-Denys Garneau, il semble, selon Biron, que le mot « fissure » change de valeur au profit d'une connotation positive qui suggère l'ouverture vers une chance de salut.

La communication d'André Brochu jette un certain éclairage sur l'une des motivations de ce désir d'élévation. Elle montre, en effet, que, dans la figuration de la dualité entre *l'homme d'ici* et *l'homme de là*, Saint-Denys Garneau et ses amis de *La Relève* ont, sans doute, tenu à exprimer une intériorité souffrante que le désespoir confinait à la recherche d'un dieu transcendant mais intime, à la valorisation de vérités individuelles, celles du moi profond.

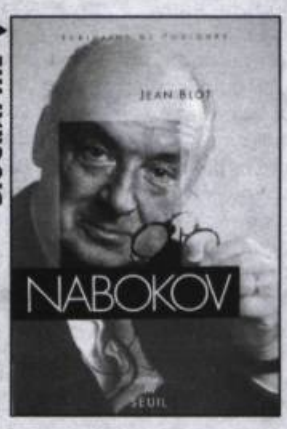
La souffrance de l'intériorité se vit également dans une tension entre l'idéal transcendant et la difficile construction d'un sujet. Situation que Lucie Bourassa analyse à travers l'expérience du temps à l'oeuvre dans *Regards et Jeux dans l'espace*.

Une autre forme de tension ne résiderait-elle pas dans le silence que Saint-Denys Garneau maintient sur le visage de l'Amérique ? En tout cas, Pierre Nepveu, considère, pour sa part, que ce silence est un effet de surface qui dissimulerait une présence souterraine, celle d'une certaine Amérique se dérobant au fil « des aventures du bout du monde ».

Empruntant d'autres avenues, Élisabeth Nardout-Lafarge et Yvan Cloutier s'intéressent à deux personnalités littéraires en rapport avec *La Relève*. La première met en évidence « la figure colorée » d'un Berthelot Brunet, dont la démarche iconoclaste témoigne « d'un mode de lecture lui-même révélateur d'une nouvelle attitude de l'intellectuel canadien-français devant la littérature française ». Le second montre l'importance d'un Jacques Maritain dans le champ culturel québécois des années trente, son influence sur les écrivains de *La Relève*, qui mettront au service de leur idéal deux principes fondamentaux de sa pensée : la légitimation de la parole laïque et la caution du discours philosophique.

Deux interventions attirent enfin l'attention sur la lecture de l'œuvre de Saint-Denys Garneau. D'une part, celle de Jane Evrett qui se penche sur la réception de *Regards et Jeux dans l'espace* par la critique cléricale caractérisée par deux grandes options : la tendance relativement réceptrice aux aspirations inédites de l'œuvre (Gabriel-M. Lussier, François Hertel) et l'attitude traditionnelle qui es-

BIOGRAPHIE



Nabokov
Jean BLOT
Paris, Seuil, 1995, 218 p.
Coll. « Écrivains de toujours »

Très fouillée et abondamment illustrée, cette biographie de Vladimir Nabokov permet enfin aux lecteurs francophones de mieux connaître celui qui nous a donné *Pnine* ainsi que les amours troublantes de Humbert Humbert et de sa Lolita. Contrairement à beaucoup de biographies davantage axées sur la vie privée d'un auteur, cet ouvrage a le mérite de proposer un parcours qui, bien que sinueux, épouse étroitement la pensée de Nabokov de même que l'évolution de sa vision d'écrivain. Si l'on nous parle de ses origines russes et de sa découverte du Nouveau Monde, on traite aussi de ses lectures, de l'influence de Gogol sur son imaginaire et des origines de la thématique propre à l'auteur de *Feu pâle*. Si Nabokov doit à son héritage russe le côté tragique de ses intrigues, il doit à l'Amérique cette touche ironique qui lui permet de railler le monde des intellectuels (c'est-à-dire son propre monde) avec une rare justesse. À lire pour découvrir ou redécouvrir un écrivain étonnant.

Christiane LAHAIE

time sa vision nouvelle dangereuse pour l'ordre établi (Camille Roy, Émile Bégin). D'autre part, celle de Paul Chamberland explorant « le regard oblique » avec lequel Saint-Denys Garneau juge son œuvre, comme s'il s'agissait d'un « mauvais objet ». Autonégation révélatrice d'un Surmoi persécuté par un sentiment de « l'échec du processus créateur ».

La pertinence des contributions critiques, soutenues par une riche variété dans les approches méthodologiques, confère une grande valeur à l'ensemble des articles réunis dans ce volume « consacré aux relations de Saint-Denys Garneau avec *La Relève*, à la réception de son œuvre, à ses rapports avec son époque et, bien sûr, à sa production littéraire ». Voilà, certes, un instrument de travail propre à stimuler l'étude de Saint-Denys Garneau et de *La Relève*, et qui permet de redécouvrir le Québec littéraire des années 1930 à la lumière des réalités actuelles.

Kanaté DAHOUDA

Société, culture et religion à Montréal : XIXe-XXe siècle
Guy LAPOINTE [sous la dir.]
VLB éditeur, Montréal,
1994, 341 p.
Coll. « Études québécoises »

La publication des actes du colloque tenu en 1992 à l'Université de Montréal peut paraître tardive. On est en droit de penser que les résultats ou réflexions alors transmis sont dépassés. Il n'en est rien.

Le recueil rappelle les principales données de l'histoire montréalaise en suivant le déplacement du religieux — des facteurs d'influence — dans la culture. Du catholicisme au protestantisme, jusqu'au pluralisme religieux de la modernité. On découvre l'ampleur des mutations sociales qui en découlent. Du coup, on pressent les enjeux de l'expression religieuse dans une métropole comme Montréal ; on peut aussi les pressentir à une échelle plus grande.

suite à la page 24

▼CHRONIQUES

Les ponts d'Ariane. Chroniques
Ariane ÉMOND
Le Devoir et VLB éditeur, Montréal,
1994, 252 p.
Coll. « Des hommes en changement »

De la volonté qui anime Ariane Émond de réfléchir sur les liens qui unissent les hommes et les femmes est née une série de chroniques publiées dans *Le Devoir* ; son dernier ouvrage – un regroupement de plusieurs de ces chroniques – est visiblement né, quant à lui, de son désir de jeter des ponts au-dessus des tranchées qui séparent les individus.

Les textes qui composent *Les ponts d'Ariane* ont été réorganisés et sont regroupés sous six grands thèmes (« Le pont des désirs amoureux », « Les ponts brisés », « Les passerelles du féminisme », « Les ponts neufs », « Les ponts de traverse » et « Les ponts cachés »). Six lieux de passage qui redéfinissent les rapports homme/femme : il y a les ponts plus traditionnels, où circulent les revendications, les remises en cause apportées par le féminisme, et puis il y a ceux que chacun peut construire afin de communiquer avec l'autre, ceux que tous peuvent emprunter afin de se rejoindre.

Les chroniques d'Ariane Émond ne jonglent pas avec des concepts mais s'attardent plutôt à des événements bien particuliers, collés sur l'actualité — les textes sont d'ailleurs tous datés – que ce soit la publication d'un livre, une action communautaire ou une lettre reçue. La diversité des sujets abordés rivalise, en fait, avec le spectre, riche et complexe, de la vie elle-même. *Les ponts d'Ariane* est une suite d'instantanés qui prouvent, hors de tout doute, qu'il est possible de renouveler la façon dont sont vécus les rapports interpersonnels. Un hommage à tous les petits et grands combats qui font la vie quotidienne des femmes et des hommes.

Chantal SAINT-LOUIS

L'enjeu des mots. Billets calembouresques
Denys LESSARD,
Stanké, Montréal,
1995, 160 p.

Parfois, lorsque l'âme du « calembouriste » s'éveille en moi, un ami me dit à la rigolade : « Dans l'univers du jeu de mots, il y a Sol... et les autres ». Et il n'a pas tort ; Marc Favreau est et demeurera encore longtemps *le* calembouriste par excellence, celui qui aura créé une poésie calembouresque toute particulière, redonné au jeu de mots ses lettres de noblesse. De quoi contredire Victor Hugo, lui qui considérait le calembour comme la « fiente de l'esprit qui vole ». Du reste, pirouettes et jongleries lexicales, manipulations du langage n'ont-elles pas comme but premier d'amuser le créateur... et dedivertir son auditoire? C'est en effet le programme que propose Denys Lessard dans son recueil *L'enjeu des mots. Billets calembouresques*.

D'abord présentés pendant quatre ans à la radio de Radio-Canada dans le cadre de l'émission « Langue et Espace francophone », les 64 billets calembouresques rassemblés ici sont autant d'occasions pour l'auteur de provoquer les mots, de les dévier de leurs significations et usages habituels. « Les mots sont des partenaires de jeux à part entière (ceux de l'humour et du hasard, bien sûr), qui se prêtent volontiers à nos jeux mais qui, finalement, se jouent plus souvent de nous que nous d'eux » (p. 7). L'ensemble se divise en quatre parties – dont un « Abécédaire » et un « Imprécis de grammaire française » – dans lesquelles Lessard fait flèche de tout bois et exploite les thèmes les plus variés. Parmi les tableaux les plus réussis, soulignons « Le procès », dans lequel « un suffixe [...] de genre masculin est accusé de s'être introduit dans un substantif de genre féminin sans le consentement de ce dernier » (p. 24), « Les mots-valises », et le très réussi « Le pléonasme ». Si, à plusieurs reprises, le recueil offre à lire des petites trouvailles de jeux de mots, il va sans dire qu'à d'autres moments, on frôle le calembour facile.

Si *L'enjeu des mots*, tel qu'indiqué sur la quatrième de couverture, offre « 64 amuse-gueule pour les gourmands d'humour verbal », il faut les savourer à petites doses, car le concentré peut parfois être indigeste.

Benny VIGNEAULT

▼ DICTIONNAIRE

Dictionnaire des œuvres du XXe siècle. Littérature française et francophone
Henri MITTERAND [sous la dir.]
Robert, Paris, 1995, 621 p.
Coll. « Les Usuels »

La publication d'un dictionnaire passe rarement inaperçu et ne laisse personne indifférent. C'est le cas du *Dictionnaire des œuvres du XXe siècle*, sous-titré *Littérature française et francophone*, préparé sous la direction d'Henri Mitterand et publié dans la série « Les usuels », chez Robert. Destiné, de l'avis même du directeur, aux étudiants des lycées, des collèges et des universités de même qu'au public en général intéressé à la littérature, ce dictionnaire de plus de 600 pages analyse succinctement 1 549 œuvres, en majorité faisant partie du corpus de la littérature française, avec quelques incursions dans les corpus des autres littératures francophones périphériques, dont le Québec. Il contient en outre 57 articles consacrés aux principales revues, françaises, en grande majorité, — seule la revue *Les Herbes rouges* a été retenue, pour le Québec —, environ 75 articles de synthèse qui abordent autant de notions, telles la littérature engagée, le surréalisme, le symbolisme, le fantastique et la science-fiction, qui se rapportent presque exclusivement à la littérature française. Et c'est dommage ! car une telle attitude réduit considérablement la portée de l'ouvrage et trahit, sans doute, le manque de connaissances des collaborateurs, en majorité français, sur ces notions dans les littératures autres que celle de l'Hexagone. J'ai été étonné de ne rien trouver sur le phénomène, car il s'agit bien d'un phénomène, de la paralittérature au Québec. Rien non plus sur les surréalistes, ni sur mouvement de l'Hexagone, par exemple, ni sur la revue *Liberté*, par exemple. « Les collaborateurs, ou bien n'avaient pas de connaissances suffisantes ou bien n'y ont même pas pensé. Ils se sont dits : ‹Science-fiction, allons voir un peu ce qui se passe à l'échelon parisien et ils ne sont pas allés au-delà› », d'avouer le directeur. Bien entendu, les auteurs ont quand même dû considérer la Belgique quand il s'est agi de parler du phénomène de la BD. Je l'ai été encore plus quand j'ai découvert qu'on avait réuni littérature québécoise et acadienne sous un même toit ! ! ! Voilà, à mon avis, des lacunes qu'une deuxième édition permettra de combler, puisque ce dictionnaire, nous a encore avoué son directeur, est un dictionnaire en marche, sans cesse appelé à se renouveler. Je pense que la littérature québécoise mérite, au même titre que la littérature française de Belgique, ou suisse-romande, ou maghrébine, ou la littérature francophone d'Afrique noire, et, pourquoi pas, acadienne, une place bien à elle.

Le *Dictionnaire des œuvres du XXe siècle* fournit de précieuses informations sur les œuvres analysées, d'abord un court résumé, s'il s'agit d'un roman ou d'une pièce de théâtre, du contenu et de la thématique du recueil, de poésies ou de nouvelles, de l'argumentation, s'il s'agit d'un essai. Suit, en règle générale, quelques commentaires plus personnels sur la problématique, sur la portée, voire sur la réception de l'œuvre. Les articles sont courts et les renseignements, parfois (trop) rapides pour donner une bonne idée de l'œuvre. Quant aux bibliographies en fin d'article, il faut déplorer leur pauvreté. Là n'est sûrement pas l'utilité de ce dictionnaire. Si les spécialistes peuvent, à l'occasion, être frustrés en raison parfois de la parcimonie remarquée dans le traitement de telle ou telle œuvre, il n'en demeure pas moins que ce dictionnaire, je suis d'accord avec son rédacteur, trouve sa place « dans la bibliothèque familiale, dans celle d'un élève, d'un professeur, d'un médecin... qui n'ont pas toujours à portée de la main les grands dictionnaires spécialisés, souvent chers parce que publiés en 5 ou 6 volumes ». Il faut reconnaître avec Henri Mitterand, que « les utilisateurs francophones non français peuvent y trouver rapidement les analyses des grandes œuvres de la francophonie, y compris celles de leurs propres littératures. On a fait un effort, poursuit-il, pour aller à l'essentiel. Évidemment, aux yeux d'un Montréalais ou d'un Québécois, ce que nous donnons sur le Québec doit paraître très léger ».

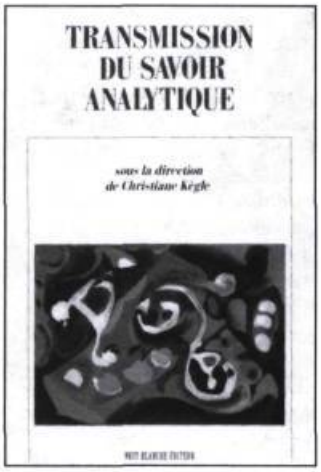
Pour le Québec, le directeur s'est adressé à Ben Zion Shek, de l'Université de Toronto, et à David Tacium, peut-être de la même université. Leur choix est intéressant, mais comporte quelques oublis inexplicables. Il faut certes déplorer l'absence de quelques œuvres marquantes, tels les *Poésies complètes* de Nelligan, publiées au XXe siècle, *Menaud, maître-draveur*, de Félix-Antoine Savard, *Tit-Coq*, de Gratien Gélinas, *Le lieu de l'homme* de Fernand Dumont, *L'Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe, *La ligne du risque* de Pierre Vadeboncœur, Les *Histoires de déserteur* d'André Major, *L'emmitouflé* de Louis Caron, *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy. Si on a accepté Alexandre Jardin, par exemple, et avec raison, on aurait dû aussi faire une place à des jeunes Québécois de talent comme Michel Marc Bouchard, Louis Hamelin, Yves Beauchemin (au moins pour *Le matou*), etc. Mais un choix demeure un choix ! Les œuvres québécoises des quinze dernières années sont absentes. Il faut dire que les auteurs avaient peu de recul et qu'une réédition saura combler ces autres lacunes. Nous nous ferons un devoir de faire parvenir aux auteurs la liste des erreurs que nous avons relevées au cours de notre lecture.

Il faut tout de même se réjouir de la parution de ce dictionnaire qui ouvre de nouvelles perspectives pour les littératures périphériques. Ce *Dictionnaire des œuvres du XXe siècle* fait suite au *Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française*, publié en 1992, sous la direction du même Henri Mitterand et qui contient, malgré son titre (contestable, celui-là), des analyses consacrées à des œuvres de toute la francophonie et de tous les siècles, y compris le Québec. Le choix des œuvres québécoises pose de nombreuses interrogations !

Aurélien BOIVIN

Les textes abordent des sujets d'intérêt : services sociaux, éducation, arts, littérature, musique. La problématique des femmes est vue sous un angle qui n'a pas souvent été choisi, soit le travail essentiel des communautés religieuses dans l'évolution urbaine. Bref, c'est un document utile, une référence pour mieux connaître le passé et un appui pour penser l'avenir.

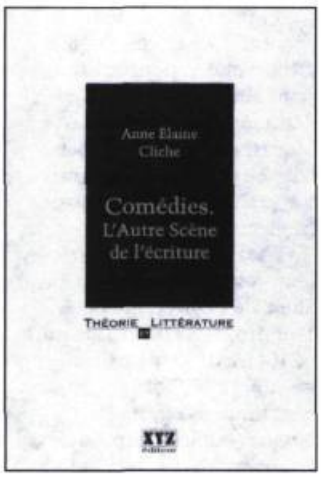
Micheline SIMARD



Transmission du savoir analytique
Christiane KÈGLE [sous la dir.]
Nuit blanche éditeur,
Québec, 1995, 296 p.

Collectif au titre froid, pour ne pas dire glacial, *Transmission du savoir analytique* parle pourtant de nous tous, des mythes qui s'agitent en nous et qui font que nous parvenons à rêver, à créer, à vivre heureux ou malheureux. Christiane Kègle a réuni ici une quinzaine de textes de spécialistes de la psychanalyse ou de la psychocritique, dont ceux de Willy Apollon (« Psychanalyse et littérature — passe et impasse ») ou de Francine Belle-Isle (« Le pari d'un enseignement insensé »). Ces textes traitent tous de la littérature, mais surtout de la transmission du savoir, du délicat passage de l'inconscient au conscient, et, aussi, de la fonction que la littérature et son enseignement exercent sur nos mythes individuels et communs. Comme le veut une pratique courante en psychocritique (et en psychanalyse), la plupart des articles sont suivis de commentaires et de réactions de la part de lecteurs triés sur le volet. Il va de soi qu'un tel ouvrage s'adresse à des initiés rompus au langage et aux concepts propres à la psychocritique et à la psychanalyse, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit hermétique. Il comporte cependant une difficulté de taille : le lire, c'est accepter le fait que nos propres interprétations de textes littéraires révèlent la face cachée de l'être : celui que nous refusons de voir dans la glace. Et ainsi, trop souvent, le savoir s'arrête là où il commence.

Christiane LAHAIE



▼ ESSAIS

Comédies. L'autre scène de l'écriture
Anne Élaine CLICHE
XYZ éditeur,
Montréal, 1995, 167 p.

Dans *Comédies. L'autre scène de l'écriture*, aux accents structuralistes et psychanalytiques, Anne Élaine Cliche aborde de façon originale les rivages de la comédie, à partir des promesses non réalisées d'Aristote, à ce propos, dans la *Poétique*. Cliche traite ainsi de cette absence comme d'un élément essentiel du mot comédie, qui « ne nommerait rien [...] la comédie ne peut se donner à lire qu'en se travestissant » (p. 22). Ce travestissement devient le prétexte pour présenter la comédie, ou plutôt l'écriture de la comédie, en tant qu'invention d'un « corps fictif », « un corps déictique [...] qui vient là pour accomplir l'écriture » (p. 29).

Ce corps paraît analogue à la notion pragmatique de « Lecteur Modèle », en cela que chaque auteur crée des effets textuels particuliers construisant un « corps » unique. Les analyses d'œuvres spécifiques (Sade, Dante, Aquin, Balzac, VLB, Saint-Denys-Garneau), qui constituent la majeure de cet essai, présentent donc diverses manifestations de ce corps fictif.

Ces analyses sont intéressantes et éclairantes. Toutefois, elles ne semblent pas toutes réinvestir également le modèle théorique présenté plus haut. Par exemple, si l'étude de l'écriture de VLB permet de souligner la silhouette d'un lecteur que retrouverait l'auteur à travers sa création, l'analyse de la pudeur de Sade paraît fonctionner indépendamment du cadre de travail. De même, l'intéressante interprétation du désir avorté d'écrire de Saint-Denys-Garneau s'obscurcit peut-être lorsque l'auteur cherche à récupérer la notion de comédie en autopsiant l'« œil-os » du poète.

Il faut peut-être, en bout de course, s'interroger sur le « corps fictif » que construit cet essai, dont l'écriture s'enroule parfois sur elle-même à force de multiplier les jeux sur les mots et sur leur étymologie et où l'emploi de termes savants n'implique pas de mise en contexte. Le ton est d'ailleurs donné dès la première page, alors que le principe de *différance* de Jacques Derrida est évoqué sans explication ni référence. Ce « corps » possède donc une forme bien précise : celle du lecteur rompu aux rigueurs de la critique contemporaine.

Georges DESMEULES

La désobéissance civile
Henry David THOREAU
Typo, Montréal, 1994,
112 p. Coll. « Essais »

Traduit par Sylvie Chaput, cette édition annotée d'un des grands textes fondateurs de la nation américaine ne pouvait que tomber à point puisqu'il traite, selon Marc Chabot, auteur de la postface, du sujet suivant : « Que faire lorsque l'État, qui est un moyen, nous sert mal et ne représente plus nos intérêts ? » En effet, Thoreau demeure toujours actuel dans sa façon de remettre les pendules à l'heure et de rappeler à tout gouvernement, bon ou mauvais, qu'il ne constitue pas une fin, mais un moyen que les citoyens se donnent pour atteindre les buts qu'ils se fixent, à voix haute ou en silence. Thoreau met également de l'avant la notion de liberté, d'abord collective puis individuelle. Les quelques 30 pages de ce pamphlet, car c'en est un, proposent une société où l'individu libre choisit son destin et devient membre, à part entière, d'une société également libre. Attention, cependant ! Liberté individuelle ne veut pas dire repli sur soi et désintéressement, mais force et conviction. Thoreau dénonçait, en son temps, ce qu'il aurait encore l'occasion de dénoncer aujourd'hui, c'est-à-dire la guerre qui sert des intérêts isolés plutôt que ceux du peuple qui la ferait, ainsi que l'esclavage qui, bien que déguisé, sévisse encore et toujours... Bref, un petit joyau qu'il faudrait mettre entre toutes les mains. Un seul hic : le prix du livre. Comme s'il n'était pas assez évident que la liberté coûte cher...

Christiane LAHAIE

Enseigner au collégial
Collectif, Jean-Pierre GOULET
[sous la dir.]
Association québécoise de
pédagogie collégiale,
Montréal, 1995, 413 p.

Avec la parution d'*Enseigner au collégial* nous est livrée une réflexion pour le moins colossale sur l'éducation, répartie en trente-cinq textes et rassemblant les idées de vingt-neuf auteurs impliqués de façons variées dans le fonctionnement des cégeps de la province. Lancé au cours du dernier colloque annuel de l'Association québécoise de pédagogie collégiale, ce collectif, par sa qualité et sa diversité, témoigne de l'intérêt soutenu pour l'enseignement et l'apprentissage qui se manifeste non seulement dans les salles de cours, mais dans

les lieux d'échanges que se sont constitués les professionnels de l'éducation. En ces temps de « réforme » — ou de « réorganisation » devrait-on dire —, il n'y a certes pas que les programmes d'aide à la recherche et à l'expérimentation pédagogique, ceux de perfectionnement et de formation des maîtres, ou encore le travail des conseillers pédagogiques des établissements, comme le signale Jean-Pierre Goulet dans l'introduction de l'ouvrage, pour expliquer la santé de la presse pédagogique au collégial : c'est sans doute aussi le climat global de remise en question que suscitent les prochains « États généraux » qui lui procure sa vitalité. *Enseigner au collégial* présente une sélection des meilleurs textes produits ces dernières années sur les idées, théories et expériences éducatives à ce niveau d'étude. Ils se répartissent en deux sections : d'une part « Un réseau, des personnes et des idées », qui s'interroge sur l'évolution et l'origine des cégeps, avant de s'intéresser aux caractéristiques et aux motivations des élèves, à la profession et à la condition d'enseignant, de

même qu'aux grands courants de développement pédagogique ; « Enseigner et faire apprendre », d'autre part, aborde tour à tour les questions plus spécifiques des objectifs et stratégies pédagogiques, de l'évaluation des apprentissages, des interventions par finalité (la discipline, la prise de notes, l'écriture, poser et analyser des questions), de l'étude et des habiletés de niveau supérieur. Un menu copieux, somme toute, passant des conditions à la pratique de l'enseignement, dans lequel le lecteur se retrouvera aisément grâce à une abondance de titres, sous-titres et encadrés agréablement mis en page. Il y remarquera bien entendu des auteurs tenant pour acquis le savoir des professeurs de façon à mettre l'accent sur les moyens et stratégies de transmission de la connaissance, tel Ulric Aylwin présentant une « recette » des principes de l'enseignement en vingt points ; mais aussi une approche selon laquelle la pédagogie peut servir à libérer le professeur en vue de l'adaptation continue de ses connaissances, comme dans l'article de Cécile D'Amour intitulé « Pour notre profit et celui des élèves : corriger moins ». Entre les deux, de nombreuses contributions originales et rigoureuses qui, à n'en pas douter, donnent un avant-goût de ce que sera le renouveau collégial au cours de la prochaine décennie.

Claude ALBERT

La juste inégalité
Essai sur la liberté, l'égalité, et la démocratie.
Robert DUTIL
Montréal, Québec/Amérique, 1995, 288 p.

La juste inégalité de Robert Dutil est un essai-constat sur la liberté, l'égalité et la démocratie. La première partie est consacrée à l'émergence de la démocratie et de la liberté. Dans sa perspective rétrospective, l'auteur souligne, entre autres, certaines imperfections des institutions politiques grecques, puis romaines, du moins en regard des fondements de la démocratie libérale actuelle.

Pour que se développe un système constitutionnel protégeant les libertés des citoyens, il fallut, selon Robert Dutil, qu'apparaissent (notamment en Angleterre et en France) des institutions soutenues par une puissance militaire capable de contenir les désordres intérieurs et de résister aux agressions extérieures. Cependant, c'est aux États-Unis d'Amérique que naît véritablement la démocratie moderne sur le principe que « tous les hommes sont nés libres et égaux ».

Plus d'un siècle après, le régime socialiste voit le jour et entre en concurrence avec le système capitaliste. L'effondrement du communisme sous le poids des ses contradictions internes laisse le champ libre à la démocratie libérale qui présente, elle-même, des lacunes que Robert Dutil ne manque pas de relever : distorsions (parfois flagrantes) entre la volonté générale et les décisions des élus ; réalités économiques augmentant le nombre de ceux qui composent « la majorité souffrante », etc.

Face à *cette injuste inégalité*, Robert Dutil propose, dans la deuxième partie de son livre, de réorganiser le mode économique actuel aux fins d'*une juste inégalité*. De fait, il s'agit de mettre en œuvre de nouvelles structures capables d'assurer « les inégalités économiques et sociales au plus grand bénéfice des plus désavantagés ». Mais cet objectif ne peut être atteint qu'au sein d'une présence gouvernementale efficace et raisonnable dans l'économie, c'est-à-dire à l'intérieur de ce que l'auteur nomme « la démocratie modulaire », dont les voies de réussites sont proposées dans la dernière partie du livre.

Pour se réaliser, en effet, le régime modulaire devra instituer la représentation personnalisée et continue par le suffrage universel indirect ; enrayer les procédés de marchandage qui menacent les soubassements de la démocratie ; concevoir un système économique qui favorise l'égalité des chances des citoyens par un partage de base équitable...

À ces conditions, le système modulaire permettrait, selon Dutil, « d'aménager avec plus de justice une inégalité économique inévitable de par la diversité des talents et des motivations, dans un cadre de libertés individuelles le plus large possible ».

La juste inégalité est un ouvrage qui exploite parfaitement la riche simplicité d'une écriture au service d'un tendre idéal : l'instauration d'un système économique à visage humain soutenu par les assises d'une démocratie sans démagogie. Une voie(x) originale qui veut, par défi légitime, enrichir le complexe réseau de la pensée libérale, par la proclamation d'une *Déclaration de la juste inégalité*.

Kanaté DAHOUDA

▼ ESSAI / RÉCIT
Maman last call
Nathalie PETROWSKI
Boréal, Montréal, 1995, 135 p.

Récit autobiographique, essai ou fiction, on ne saurait trop dire. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la narratrice, sur un ton vif, entraînant, tranchant et on ne peut plus coloré — tout est toujours exagérément blanc ou noir, jamais gris —, raconte comment elle en est venue à adopter une position radicalement opposée à celle dont elle avait pourtant été une fière porte-parole. N'existe-t-il pas effectivement un fossé entre « change[er] de trottoir dès que s'y profile la moindre poussette poussée par l'ennemie jurée, la mère de famille nombreuse, la mère célibataire ou la mère tout court, cette excroissance de chair qui a été envoyée sur terre pour perpétuer l'espèce » (p. 16) et d'affirmer que, « malgré tous les sacrifices qu'elle m'impose, cette fleur [son enfant] est une énorme source de bonheur et de joie. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne avant. [...] Personne n'a été un aussi doux refuge contre l'âpreté de la vie, contre le désespoir qui parfois m'étreint. Personne ne m'a autant consolée de mes peines que cette fleur-là » (p. 129-130) ? Entre ces deux moments, la vie a construit son nid ; elle s'est immiscée au cœur d'une existence trop remplie ; elle a miné l'argumentation d'Oriana Fallaci, féministe invétérée qui publiait en 1975 *Lettre à un enfant jamais né*.

Nathalie Petrowski répond d'ailleurs de façon magistrale à cet ouvrage dans son dernier

chapitre, « Lettre à Oriana ». On y retrouve toute la force et l'étonnante portée du récit ; on y sent que l'émotion domine toutes les rationalisations possibles, que la narratrice a été touchée et qu'elle désire, à son tour, toucher. Car, préalablement, à travers toutes les interrogations, peurs, inquiétudes et prises de conscience qui défilent des premiers examens médicaux à la reprise du boulot en passant par l'accouchement, la narratrice se montre constamment ambivalente par rapport à son rôle de mère. Son oui n'est pas encore décisif : elle parle parfois au nom de sa génération — ce « nous » rassurant des *baby-boomers* —, va même jusqu'à se distancier du « je » compromettant par l'emploi de termes relevant de la troisième personne. Mais, dans son ultime aveu, elle affiche enfin son choix libre et personnel de vie.

À lire par tous ceux qui hésitent à avoir des enfants, même s'ils croient avoir les meilleures raisons du monde — ne vous inquiétez pas, Nathalie Petrowski en a déjà préparé la liste pour vous, par ceux qui en ont — ça vous rappellera des souvenirs et, éventuellement, par Louis, ce fils de *Maman last call*, à qui elle s'adresse directement parfois, qui comprendra sans doute la valeur de la vie qui lui a été donnée.

Céline TANGUAY

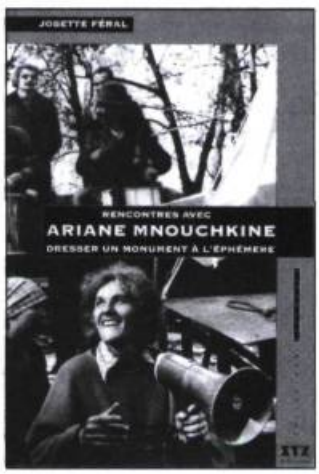
▼ ENTREVUE

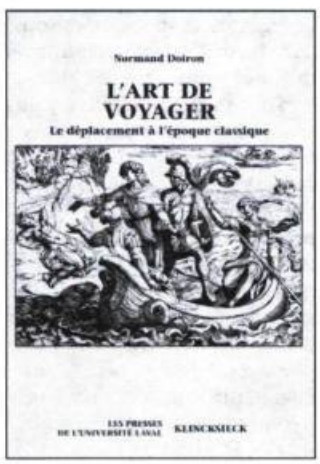
Rencontres avec Ariane Mnouchkine : dresser un monument à l'éphémère
Josette FÉRAL
XYZ éditeur, Montréal, 1995, 121 p.
Coll. « Documents »

Préoccupée par ses contemporains et par la condition humaine, témoin sa récente grève de la faim pour manifester contre la guerre en ex-Yougoslavie, Ariane Mnouchkine nous livre ici ses convictions sur la vie, la mort, l'importance que le jeu du comédien revêt dans tout travail dramatique ainsi que les objectifs qu'elle poursuit avec le Théâtre du Soleil, une troupe au sein de laquelle seul le jeu du comédien suffit à créer des moments de théâtre. Selon Mnouchkine, « on n'invente plus de théories du jeu », c'est le jeu lui-même qu'il faut sans cesse réinventer. En effet, cette grande dame de théâtre soutient que c'est à travers l'échange, l'expérimentation et une profonde connaissance de soi que peut s'effectuer un tel renouvellement. C'est donc sur le ton de la confidence ou de la spontanéité que se livrent ici Mnouchkine ainsi que de nombreux comédiens, jeunes et moins jeunes, ayant œuvré à ses côtés. On comprend vite que la mise en scène s'avère ici une tâche continue qui ne repose pas uniquement entre les mains d'un concepteur de spectacle, mais requiert aussi la participation active du comédien qui doit puiser son inspiration à même son vécu.

Le livre de Féral, bien que passionnant, affiche toutefois le défaut inhérent à ce genre de textes : on aurait préféré une étude resserrée des principales idées de Mnouchkine sur son théâtre plutôt que des propos livrés en vrac qui, bien que souvent charmants, confèrent une certaine redondance à l'ensemble.

Christiane LAHAIE





▼ ÉTUDES

L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique
Normand DOIRON,
Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1995, 258 p.

Présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Montréal en 1987, sous le titre : *L'art de voyager depuis la Renaissance jusqu'à l'époque classique*, l'ouvrage de Normand Doiron paraît cette année aux Presses de l'Université Laval. *L'art de voyager* n'est pas un guide touristique, foisonnant en conseils pratiques et en attitudes à prendre pour savourer ses périples. Il s'agit plutôt d'une œuvre intellectuelle qui examine la conception du Voyage, depuis l'Antiquité (malgré le titre) jusqu'à l'époque classique. Doiron effectue l'historique d'une Idée, en empruntant le chemin de textes de la philosophie et des récits de voyage.

Tout en présentant une vision globale, cet « Art » n'hésite pas à s'infiltrer dans des détails apportant de subtiles précisions et établissant des liens entre diverses époques, grâce entre autres à des phrases bien frappées, qui étonnent par leur concision : « Le cosmopolitisme du stoïcien rejoint l'éclectisme de l'humaniste. Le sage est partout chez soi » (p. 24) ; « Ainsi que les livres emprisonnaient les premiers humanistes, le monde se referme sur le voyageur romantique, et seul le rêve lui permettra de s'évader » (p. 199). Ce livre emprunte sa structure à son thème : il nous fait voyager parmi les penseurs, les historiens de tous temps : Cicéron, Polybe, Juste Lipse, Descartes, La Fontaine, Rousseau. En effet, cet ouvrage s'avère un tissu serré de citations qui trament un vaste filet apte à emporter le lecteur dans la pensée, l'esprit de jadis. Et surtout, il présente la littérature de la Nouvelle-France (Lescarbot, Jacques Cartier, les *Relations* des Jésuites...) sous un tout autre angle. Cet « Art » incite à l'ouverture d'esprit, non seulement spatiale, par le déplacement vers de nouveaux hori-

ERRATUM

Malgré tout le soin que nous mettons à rédiger la revue, il arrive que des coquilles indésirables subsistent après les lectures attentives que nous faisons. Dans le numéro 99, dans la section « Nouveautés », à la page 17, le nom de Judith Perron a été changé par celui de Jean Perron.

D'autres coquilles malencontreuses se sont glissées dans l'article « Écriture et scolarisation dans les classes pluriethniques ». Nos lecteurs et lectrices voudront bien prendre note des corrections suivantes.

À la page 50, à la 7e ligne du 4e paragraphe, il aurait fallu lire « appropriation » et non pas « approbation». Au même paragraphe, il faut changer la phrase suivante : « De la même manière, la production d'un résumé requiert un traitement de l'information qui lui est présentée, sans omettre d'insister sur les idées importantes. » par « De la même manière, la production d'un résumé requiert un traitement de l'information, encore plus important celui-là, puisque l'élève doit condenser l'information qui lui est présentée, sans omettre d'insister sur les idées importantes »

À la page 52, à la dernière ligne de la première colonne, il aurait fallu lire « Les représentations graphiques sont au service de la lecture et de l'écriture parce qu'elles permettent de saisir les idées et de les organiser. » et non pas « Les représentations graphiques sont au service de la lecture et de l'écriture parce qu'ils permettent de saisir les idées et de les organiser. »

À la page 52, au premier paragraphe du haut de la deuxième colonne, à la troisième ligne, il aurait fallu lire « ils permettent également » et non « il permettent également ».

Quelques coquilles se sont également glissées dans la liste des ouvrages cités en référence :

Raimes, A. (1991). « Out of the woods : Emerging traditions in the teaching of writing. »*TESOL Quarterly*, *25*, 407-430.

Spack, R. (1988). « Initiating ESL students into the academic discourse community : How far should we go ? »*TESOL Quarterly*, *22*, 29-51.

Comme un malheur ne vient jamais seul, une erreur s'est glissée dans la désignation des fonctions des auteures. Zita De Koninck est professeure au Département de langues et linguistique de l'Université Laval et Esther Boucher est étudiante de 3e cycle au même département.

Toutes nos excuses aux collaboratrices qui ont été victimes de ce malheureux contretemps.

zons, mais aussi intellectuelle, par le parcours de l'esprit et par la libération des frontières, car « nous sommes citoyens de l'univers » (p. 201).

Mélanie CUNNINGHAM

Portes de communications
Études stylistiques et discursives de l'œuvre de Gabrielle Roy
Claude ROMNEY et Estelle DANSEREAU [sous la dir.]
Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1995, 212 p.

Comme le soulignent Claude Romney et Estelle Dansereau dans l'introduction de ce collectif sur Gabrielle Roy, le présent recueil réunissant une douzaine de chercheurs vise combler une lacune importante dans les études faites jusqu'à ce jour de l'œuvre régienne : la trop grande rareté des analyses consacrées à la langue et au style de l'écrivaine. Si la qualité exceptionnelle du fond de son œuvre a fait apparaître depuis *Bonheur d'occasion* une voix de recherche assez traditionnelle portant sur le symbolisme, la genèse ou la comparaison avec d'autres auteurs, cela ne devrait pas, selon eux, éclipser pour autant les études sur la forme.

Reconnaissant les quelques cas d'analyse formelle produits dans le passé, citant Shek et Bessette, Brochu, Belleau, et plus récemment les études de Pierrette Daviau et de Carol J. Harvey, l'équipe répond ainsi aux détracteurs de la grande écrivaine qui avaient tenté de monter en épingle les faiblesses de son écriture. Leurs études, savantes et neuves, pénètrent enfin le langage de la romancière comme système de communication ayant servi à la construction de ses œuvres. Paul Dubé, par exemple, y traite « Énoncé et Énonciation dans *La détresse et l'enchantement* » ; Vincent L. Schonberger aborde le « Récit pluricodique dans *Alexandre Chenevert* » ; Jo-Anne Elder fait l'« Analyse du discours optique dans *Bonheur d'occasion* », etc.

Autant de remarquables études, complexes parfois à cause de la terminologie propre à la narratologie et à la sémiotique, mais qui démontrent le génie de Roy à se servir des ressources de la langue et qui donnent un élan certain à d'autres études plus spécifiquement langagières auxquelles est en droit de s'attendre une œuvre aussi riche.

Christian BÉLANGER

Sociologie de l'éducation
Marlène CACOUAULT et Françoise ŒUVRARD
Éditions La Découverte, Paris, 1995, 122 p.
Collection « Repères »

Bilan des études sociologiques sur le système d'éducation en France, qui s'arrête en particulier au thème des inégalités sociales de scolarisation (chap. 3), *Sociologie de l'éducation* de Marlène Cacouault et Françoise Œuvrard s'inscrit dans la continuité d'une tradition qui remonte à Condorcet ; les changements et les mutations en cours imposent cependant à l'analyse sociologique de nouveaux problèmes et de nouvelles approches. L'école réussit-elle à offrir des chances de progrès intellectuel et de promotion sociale à des élèves venus d'horizons culturels divers ? Comment cette diversité est-elle traitée dans les structures scolaires dont l'unification est plus formelle que réelle ? Comment les caractéristiques sociales et professionnelles des enseignants et les pratiques pédagogiques ont-elles évolué ? Ce sont là quelques-unes des questions traitées dans ce livre qui s'adresse aux étudiants, aux enseignants, aux spécialistes de l'éducation et aux parents qui veulent comprendre les continuités et les changements du système éducatif. Les auteures sont deux sociologues enseignant respectivement aux universités de Dijon et de Paris-X Nanterre; Françoise Œuvrard est aussi rattachée au ministère de l'Éducation nationale.

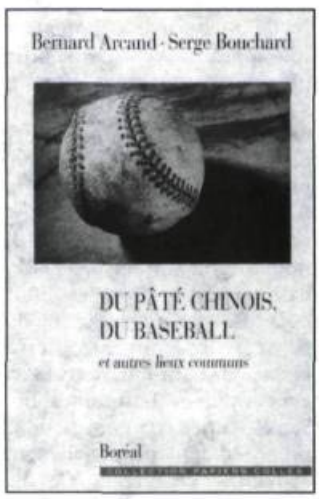
Malheureusement, il faut s'arracher les yeux pour lire les textes de cette collection, qui mériterait d'être repensée.

Alain MASSOT

Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs
Bernard ARCAND et Serge BOUCHARD
Boréal, Montréal, 1995, 211 p.
Coll. Papiers collés

Voici enfin publiés treize autres textes qui ont fait les délices des auditeurs de Radio Canada qui ont suivi la série des lieux communs. Le tandem Arcand-Bouchard s'attaque cette fois-ci à treize sujets aussi populaires que le pâté chinois, le baseball, la neige, le golf et, pour les fans de pôpa, la poubelle.

Ce livre, le troisième que font paraître les deux auteurs, est peut-être sans surprise quant à la démarche réflexive qui est menée, mais on lit avec plaisir les commentaires et observations de l'un et l'autre essayiste



qui témoignent de leur formation et de leurs intérêts respectifs. Plusieurs éléments de notre quotidien sont ainsi passés en revue et deviennent, comme sous l'effet d'un miroir grossissant, des objets dont l'existence et l'usage nous paraissent tout à fait différent, singulier voire dérangeant. Ainsi la plante verte est-elle synonyme d'enfermement, apprend-on de la plume de Serge Bouchard ; ou encore de Bernard Arcand, ce triste constat : « On traite la neige comme une ordure et on s'étonnera ensuite que les artistes se plaignent d'être incompris et maltraités ».

Dans ce chassé-croisé, on appréciera à la fois le sérieux et l'humour de nos deux anthropolo-

gues qui prennent un malin plaisir à décoder le vivant et à l'ébranler dans sa logique. On ne peut trouver mieux comme lecture de chevet, quitte à suivre le dicton -un autre lieu commun !- qui dit que « La nuit porte conseil ».

Roger CHAMBERLAND

▼ MANUELS

En français dans le texte
Robert DUBUC
Linguatech, Brossard, 1994, 264 p.

Qualité et correction de l'expression orale et écrite, transparence de la communication et stimulation intellectuelle en douceur, voilà les principes et les valeurs socio-linguistiques habilement véhiculées dans l'ouvrage *En français dans le texte*.

Original par son contenu et son approche, ce volume offre plusieurs atouts. En effet, il s'avère extrêmement pertinent quant aux besoins linguistiques actuels de notre société francophone vulnérable et fragile, et fort attrayant grâce à la modernité du traitement des erreurs. Il nous fournit ainsi de précieuses balises pour contrer les effets néfastes, insidieux et sournois du laxisme trop souvent observé chez nous dans différents lieux et situations de communication. Sans aucune pédanterie, il nous propose d'apprendre facilement à identifier des erreurs, à les définir et à les substituer par des expressions correctes garantes de la transparence des messages.

Il se divise en cinq parties : la première présente la description des symboles utilisés (pictogrammes, renvois et catégories des usages fautifs) ; la deuxième présente, par ordre alphabétique, les rubriques des expressions fautives. Quatre pictogrammes indiquent l'incorrection, la correction, la définition et l'explication de l'expression fautive et enfin le sens correct de l'expression employée correctement. De plus, la mention *Voir* guide le lecteur vers une rubrique principale et le *renvoi v.* le ramène à un article complémentaire. Enfin, des codes-symboles identifient les six types d'erreurs ciblés, d'où la lecture et la manipulation faciles de ce volume ; la troisième présente une bibliographie succincte ; la quatrième est faite de quarante et un exercices pratiques, un tantinet ludiques, de consignes variées, de solutions et d'un calcul de points (à exploiter au cours de soirées de famille !) ; la cinquième comporte une série de trois exercices récapitulatifs portant, tour à tour, sur les impropriétés, les anglicismes et les erreurs de syntaxe. Les dernières pages présentent un lexique des mots anglais, la traduction française et un renvoi à la rubrique de l'usage pertinent. L'auteur a prévu cette dernière partie pour les traducteurs, cependant, à mon humble avis, elle revêt beaucoup d'intérêt pour tous les profanes désireux de s'exprimer correctement.

Tout au long du volume, le langage utilisé est facilement accessible et fort attrayant de par la richesse et l'utilité de l'information qu'il contient.

Nous exprimons cependant une réserve quant à la présentation visuelle du livre. Le noir et blanc font très sévère et trop sérieux et les pictogrammes auraient avantage à être plus stylisés. Autant de conservatisme et d'austérité pourraient malheureusement repousser un bassin de jeunes et de profanes susceptibles d'y trouver plaisir et profit.

Une langue vivante, en évolution constante, ne doit jamais s'adapter aux modes linguistiques précaires au prix de la correction et de la qualité. L'auteur de cet ouvrage a des visées louables et réalistes. Il ne s'est pas attardé à la dimension littéraire de la langue française, il la traite plutôt dans une perspective de communication limpide, fonctionnelle et signifiante. Sensible à la menace de la médiocrité et de la dépendance linguistiques, l'alerte à la vigilance nous venant d'un « éclaireur » et la sensibilisation au plaisir de bien comprendre et se faire comprendre m'apparaissent réconfortantes.

Nous désirons voir *En français dans le texte* dans tous les foyers, institutions et organismes publics et nous lui souhaitons tout l'impact et le succès qu'a connus l'*Almanach du peuple* auprès des francophones fiers, conscients et éveillés d'une autre époque. Nous lui souhaitons aussi de réussir à rendre caduque l'opinion généralement répandue que le souci de la correction linguistique n'appartient qu'aux linguistes et aux spécialistes.

Josée LECLERC BOISSY

La chanson
Jean-Louis DUFAYS, François GRÉGOIRE et Alain MAINGAIN
Vade-mecum du professeur de français, 127 p.
anthologie de textes, 48 p.
deux audiocassettes
Didier Hatier, Bruxelles, 1994
Coll. « Séquences »

Pourquoi inscrire la chanson au programme de français, demandent d'entrée de jeu les trois auteurs ? Leur réponse est enthousiaste : la chanson est un support pédagogique idéal, particulièrement dans le format ritualisé de la leçon scolaire, pour travailler sur les diverses visions de l'homme, du monde et du langage. Elle développe les compétences socioculturelles en faisant mieux connaître le patrimoine francophone, conjugue harmonieusement les codes oral, écrit, iconique (pensons au vidéoclip).

La démarche proposée ici passe par une reconnaissance des traits spécifiques de la chanson, une méthode de lecture et d'écoute. On n'oublie aucune des trois dimensions du genre, soit le texte, mais également la musique et la voix, longtemps négligées par les pédagogues. Les propositions didactiques se font tout d'abord « apéritives », poussant l'enseignant à s'interroger sur les modalités de réception. Une cavalcade historique permet de faire ressortir le meilleur des derniers siècles, et plus particulièrement des récentes décennies : c'est l'occasion rêvée pour proposer aux élèves une reconnaissance des marques socioculturelles.

Deux chapitres étoffés se centrent l'un sur le texte, l'autre sur la partie vocale et instrumentale de la chanson. Ils débouchent sur des grilles d'analyse sophistiquées faisant la part de la poésie, de la stéréotypie, du mimologisme, des structures relationnelles implicites et explicites La théorie des actes de langage de Austin est récupérée de façon originale, permettant de classer les chansons.

L'une des particularités du vade-mecum est de présenter la chanson sous sa dimension théâtrale. Les propositions didactiques suivent dès lors quatre approches : les lieux et leurs enjeux, le corps et son code, le système des objets, le monde de l'image. En contrepoint : une analyse fouillée du vidéoclip de Maurane « Sur un prélude de Bach ».

Le choix du corpus a été fait avec soin, non sans une pointe de regets, semble-t-il, puisqu'il a fallu se limiter à environ 80 noms, dont six Québécois : aux incontournables Jacques Brel et Félix Leclerc se joignent les récents Yves Duteil et Pierre Perret, sans que l'ensemble fasse hétéroclite : c'est que les auteurs ont su regrouper intelligemment les diverses contributions, selon les actes de langage précédemment évoqués. Quant aux propositions didactiques, elles sont applicables tant auprès des jeunes de 14-16 ans qu'auprès des cégépiens : avec les premiers, on insistera sur les composantes de la chanson et sur ses aspects « théâtraux », alors que les seconds pourront entrer de plain-pied dans l'analyse fine des codes langagiers et symboliques.

À l'heure où pullulent les études et anthologies sur la chanson française (*cf.* M. Robine, 1994 ; L. Rioux, 1994 ; P. Saka, 1994) et québécoise (L. Thérien et I. D'Amours, 1992 ; R. Chamberland et A. Gaulin, 1994), l'ouvrage de Dufays *et al.* vient à point nommé.

Monique LEBRUN

Une école de son temps : un horizon démocratique pour l'école et le collège
Jocelyn BERTHELOT
Centrale de l'enseignement du Québec et les Éditions coopératives St-Martin, Montréal, 1994

« Aujourd'hui, deux projets s'affrontent autour de l'héritage éducatif de la Révolution tranquille et pourraient marquer la mission de l'école pour les années à venir » (p. 3). D'une part, un modèle technocratique, d'autre part, un modèle visant à

poursuivre la démocratisation amorcée avec le Rapport Parent. Tout en évitant une vision manichéenne de l'éducation, l'auteur offre une analyse à la fois historique, sociale et politique de la démocratie et de l'éducation démocratique.

Quatre chapitres forment la substance du texte. Dans la première étape, l'auteur rappelle les enjeux qui ont marqué l'histoire politique du Québec à partir de 1820 avec la création du parti Patriote jusqu'à maintenant. Au terme de ce premier chapitre consacré à l'histoire, l'auteur conclut que « de lourdes incertitudes pèsent sur la mission de l'école » en grande partie parce que « des projets divergents cherchent à s'imposer » (p. 67). Dans toutes ces remises en question, le projet démocratique issu de la Révolution tranquille est menacé de disparaître.

Dans le chapitre suivant, l'auteur s'interroge sur le sens de la démocratie dans la société de demain. Au plan individuel, la démocratie exige le respect des droits humains fondés sur la liberté des personnes. Au plan social, les principaux défis sont la mondialisation où les peuples entreront toujours plus étroitement en relation, la protection de l'environnement, la maîtrise de l'information de même qu'une redéfinition de l'emploi. En conséquence, tous ces changements auront des répercutions majeures pour l'éducation de demain.

Le chapitre 3 énonce une proposition fondamentale sur la formation à donner à un sujet démocratique. Alors que la formation fondamentale actuelle est très compartimentée et cloisonnée et que l'apprentissage est surtout compétitif, il y aurait lieu de proposer une approche plus interdisciplinaire à laquelle s'ajouterait l'apprentissage en coopération, l'aide par les pairs et la pédagogie différenciée. Pour Berthelot, ces modalités seraient davantage susceptibles d'assurer la réussite scolaire.

Dans un dernier chapitre, Berthelot propose un train de mesures applicables aux divers ordres d'enseignement. Essentiellement, il faudrait, selon l'auteur, démocratiser la réussite des élèves en assurant aux divers paliers du système éducatif une plus grande cohérence organisationnelle. Citons quelques-unes des propositions de Berthelot : l'éducation préscolaire se devrait d'être à temps plein afin de prévoir et de dépister les problèmes rencontrés par certains enfants moins favorisés. Il importerait d'éviter les redoublements massifs en subdivisant le primaire en deux cycles. En ce qui a trait à l'école secondaire, l'auteur suggère de distinguer le premier et le deuxième cycle et de favoriser une structure organisationnelle centrée sur la pédagogie de projet et l'interdisciplinarité. Au deuxième cycle, le régime des options devrait être repensé de manière à éviter la

▼ **GUIDE**
Québec
Gallimard,
Paris, 1995, 408 p.
Coll. « Guides Gallimard »

Voilà, à n'en pas douter, un beau guide que Gallimard propose sur le Québec, sans aucun doute le plus beau qu'il m'a été donné de consulter, de palper, de fouiller. Des photos de toutes dimensions. Par centaines. À provoquer une indigestion... du moins de couleurs. Un graphisme vivant et de qualité que d'aucun trouveront même trop chargé. Des textes qui proposent aux non initiés, entendons les étrangers surtout, une synthèse intéressante du Québec, ancien et moderne.

Ce guide auquel ont collaboré une centaine de spécialistes d'ici se présente en deux parties. D'abord une première partie, intitulée « Des clés pour comprendre », qui donne un juste aperçu de ce qu'est le Québec dans son entité, ses paysages qui évoluent selon les saisons, son histoire, sa géographie, sa langue, sans oublier ses traditions, us et coutumes, son architecture et sa technologique. Cette partie se termine sur deux volets importants de son imaginaire : le Québec vu par ses peintres (10 magnifiques pages couleurs) et par ses écrivains, qui sont, de loin, les plus défavorisés du guide : aucune photo couleur et un choix de textes contestable, qui laisse à tout le moins perplexe.

La deuxième partie, « Itinéraires au Québec », propose, comme son titre l'indique, des excursions dans toutes les régions du Québec, y compris le Nunavik, paradis des Inuit (écrit Inuits bien que Inuit soit déjà un pluriel), mot que les auteurs accordent en genre et en nombre comme un adjectif, ce qui est contestable, surtout quand on découvre aussi au gré de la lecture : habitation inuit, mais histoire inuite et tradition inuites. Si, dans ces itinéraires, on touche à l'essentiel de la région, il y a des surprises : aucune allusion, par exemple, dans la banlieue de Québec, à l'Université Laval, la première université francophone d'Amérique, mais de belles pages sur le Musée de la civilisation, une institution toute jeune qui n'a pas la carrière de l'Université Laval. Pas plus que le carnaval de Québec ou le Château Frontenac. Ottawa n'a pas sa place dans un guide du Québec : la capitale du Canada est en Ontario.

Beaucoup de photos, dans ce guide, qui donne à découvrir et à partager un pays et sa mémoire. Mais des textes souvent rapides, voire superficiels. Un guide à consulter si vous avez une bonne vue : les autres, vous abstenir, car les passages en petits petits caractères sont courants et en décourageront plus d'un. Comme le prix d'ailleurs (39,95 $).

Aurélien BOIVIN

hiérarchisation des écoles en fonction du prestige attaché à certaines professions. Enfin, le CEGEP se devrait d'affirmer son autonomie face aux exigences universitaires en s'ouvrant davantage à l'enseignement secondaire.

C'est par un appel à l'émergence d'une nouvelle communauté éducative que se termine l'ouvrage de Jocelyn Berthelot. L'auteur souhaite vivement que les enseignants s'impliquent dans la gestion et la concertation. Ancré dans le débat actuel sur les finalités éducatives, cet ouvrage se présente comme une base de discussion extrêmement pertinente et qui se caractérise par un très grand optimisme face à l'avenir.

Michel CORON

L'intelligence du petit Robert : anatomie d'un dictionnaire
Christel VEYRAT
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1995, 360 p.

Les premiers à apprécier l'ouvrage de Christel Veyrat seront les enseignants qui aident les étudiants à débroussailler l'accès au dictionnaire de langue, à y voir les arbres et non seulement la forêt. En dix chapitres qui suivent le découpage de l'information dans les articles, l'auteure met au jour pour ses lecteurs tous les renseignements que l'utilisateur « compétent » du dictionnaire peut en tirer. Un onzième chapitre expose le traitement des éléments de formation des mots dans le *Nouveau Petit Robert*. Parmi les nombreux mérites de l'ouvrage de Veyrat, le plus général est qu'il réussit à être tout à la fois simple et savant. Une autre de ses qualités, plus importante qu'il y paraît pour le non-initié, c'est qu'il explicite totalement le système de présentation et le code typographique utilisés dans les articles.

Si les cinq premiers chapitres, sur l'entrée, la prononciation, la morphologie, l'étymologie et les indications d'usage, sont plus ou moins utiles (eh non, *linguistique* ne se prononce pas avec un [w] dans la deuxième syllabe), les quatre chapitres suivants, sur la définition, l'analogie, les regroupements de mots et les contraires, guident non seulement vers une consultation efficace, mais ils permettent aussi au lecteur de saisir toute l'information qu'il peut inférer du discours, forcément bref, tenu dans ces rubriques. Le chapitre sur les regroupements de mots sera particulièrement utile pour apprendre à mieux utiliser le *Petit Robert* comme aide à la rédaction : on lira avec le plus grand intérêt la partie sur le rôle des exemples (pour cerner les collocations courantes, illustrer des acccords grammaticaux délicats, etc.). Le chapitre suivant, sur les homonymes — sujet barbant s'il en est —, est fort heureusement égayé par des exercices amusants sur les calembours et les jeux de mots qu'ils permettent. Enfin, le chapitre final, sur les éléments, constitue en soi un cours sur la formation des mots.

Le style de l'ouvrage de Christel Veyrat est alerte, interactif même, ce qui devrait plaire au plus grand nombre. La présentation typographique par contre, sans laisser vraiment à désirer, n'est pas un modèle du genre ; la mise en page est à tout le moins sans attrait. On pourrait par ailleurs trouver l'ouvrage trop long, non en fonction du sujet, mais du public. Certes, les enseignants pourront y puiser des choses intéressantes et les étudiants l'utiliseront avec le plus grand profit, mais une version un peu écourtée serait sans doute plus directement utilisable dans des cours. Certains exercices, par exemple, semblent d'un moindre intérêt et les premiers chapitres, dans leur ensemble, auraient pu être condensés.

En somme, *L'intelligence du Petit Robert* est un ouvrage que devraient se procurer tous les professeurs de français qui traitent de l'emploi du dictionnaire dans leurs cours ainsi que tous les amants du dictionnaire qui ont le sentiment que le *Petit Robert* ne leur a pas encore dévoilé tous ses secrets ; c'est presque l'âme autant que l'*intelligence* du *Petit Robert* que l'ouvrage de Christel Veyrat met au jour.

Sylvie CLAMAGERAN

J'apprends à lire... Aidez-moi !
Jacqueline THÉRIAULT
Éditions Logiques,
Montréal, 1995, 148 p.
Coll. « Théories et pratiques dans l'enseignement »

La lecture et l'écriture ont-elles une place dans une classe de maternelle ? Et si oui, laquelle ? Un sujet qui suscite bien des débats depuis plusieurs années. L'auteure de *J'apprends à lire ... Aidez-moi !* prend le parti de laisser une place au monde de l'écrit dans l'univers de l'enfant du préscolaire. En quatre chapitres, elle regroupe les informations qui circulent depuis quelques années, dans le domaine de l'éducation, sur le développement de la lecture et de l'écriture chez les enfants d'âge préscolaire.

Jacqueline Thériault effectue d'abord un survol historique des études effectuées sur le développement et l'éducation du jeune enfant d'âge préscolaire, au niveau de la lecture et de l'écriture. Au deuxième chapitre, l'auteure cerne le concept d'émergence de l'écrit. Elle précise, entre autres, comment l'enfant s'approprie notre système d'écriture et comment il aborde la lecture. Le troisième chapitre est consacré à l'enseignement. On y retrouve plusieurs activités à réaliser en classe de maternelle pour favoriser le développement de la lecture et de l'écriture. Enfin, le dernier chapitre porte sur l'évaluation. Thériault présente des exemples de grilles d'observation pour évaluer la conscience de l'écrit chez l'enfant. Elle propose également l'entrevue d'élèves et le portfolio comme des moyens qui peuvent renseigner sur le cheminement de l'enfant, s'ils sont bien construits. En annexe, l'auteure cède la place à une enseignante déjà connue dans le milieu, Francine Veilleux, qui raconte certaines de ses expériences en classe de maternelle, avec le monde de l'écrit.

Un livre intéressant pour les enseignantes de maternelle et de première année, pour les orthopédagogues, pour le personnel des bibliothèques scolaires, pour les conseillers pédagogiques ainsi que pour les directions d'école qui doivent travailler en collaboration avec tous ces intervenants.

Jocelyne CAUCHON

▼ NOUVELLES

Dans ma grande maison folle
Michel DALLAIRE,
Prise de parole,
Sudbury, 1995, 122 p.

« Je demeurerai le narrateur de son récit inachevé, accidenté, écrit avec ses états d'âme, ses souvenirs, ses idées et ses idéaux. La beauté et l'atrocité. Comme dans la vie. Par hasard ou une sorte de magie. Profonde » (p. 121). Telle est la description que le narrateur fait lui-même de son récit. Cinquième publication de Michel Dallaire, *Dans ma grande maison folle* étonne et séduit. On connaît déjà l'auteur pour ses œuvres poétiques et romanesques, dont *Terrains vagues*, qui lui méritait le prix Jacques-Poirier en 1992.

Dans la douceur du rêve, la confusion des lieux et l'impréci-

77 AUTEURS, ILLUSTRATEURS, PHOTOGRAPHES, GRAPHISTES, TOUS QUÉBÉCOIS, ONT FAIT
LE GALLIMARD QUÉBEC
naturellement!

GUIDES GALLIMARD

sion des personnages (Madame X, la dame anonyme), une voix accompagne le lecteur au fil des dix nouvelles, l'amène vers d'étonnantes prises de conscience. Le titre même, *Dans ma grande maison folle*, tient lieu de miroir à l'œuvre toute entière : la folie de la maison reflète tant l'incertitude de notre société que le processus de création, devenant la thématique dominante de l'œuvre. En effet, Dallaire s'amuse à dépeindre non pas des personnages qui se prennent pour des êtres humains, mais pour des inventions anthropomorphes conscientes de leur état. Ils agissent donc en fonction du lecteur qui les observe, et s'interrogent sur leur existence, tout en se révoltant contre l'auteur qui les laisse pour compte. (« Pour nous, le temps s'est arrêté quand tu nous as

abandonnés. Au début, on t'en a voulu mais on a appris la patience » (p. 11)). Bref, dans cet atmosphère onirique, tout s'oppose et s'entrecroise : l'amour et le crime, la réalité et la fiction. Tantôt humoristiques, tantôt réconfortantes, les nouvelles servent de cible à la rêverie, soit du narrateur, soit d'un personnage : le héros peut ainsi incarner un cow-boy « Malboro » au beau milieu du tournage d'un western hollywoodien, ou encore prendre conscience qu'il fait partie intégrante d'une « thérapie de divan ».

L'étonnante simplicité du vocabulaire et du style de Dallaire contraste avec la complexité des situations et des sentiments évoqués : une jeune femme sérieuse et rangée peut soudain, sans motif apparent, brandir l'arme que son ancien amant lui a offert au moment de leur rupture, et tirer sur tout se qui bouge. Rien ne laissant prévoir, ni même expliquer ce geste. Dallaire va plus loin que les mots, il condamne le non-sens du monde. Refusant de se soumettre aux « happy ending », la dernière nouvelle résume de façon amusante l'ensemble du recueil, tout en dévoilant la « recette » pour plaire aux éditeurs. *Dans ma grande maison folle:* souvent tendre, toujours authentique. Comme dans un rêve.

Chantale GIGUÈRE

Docteur Wincot
Jean DÉSY
Le Loup de Gouttière,
Québec, 1995, 135 p.

Docteur Wincot de Jean Désy compte seize nouvelles, dont certaines ont déjà été publiées dans des revues comme *Stop, XYZ* et *L'écrit primal* pour ne nommer que celles-là, ainsi que quatre reproductions d'eaux-fortes de Nicole Gagné Ouellet. Rappelons que l'une des spécialités du Loup de Gouttière consiste à amalgamer, tout en harmonie, mots et expression visuelle.

Dans une langue juste et simple, l'écrivain, également médecin et philosophe, questionne tout au long de son ouvrage, la douleur, le mal de vivre : pourquoi l'absurdité des existences mécaniques de ces « gens qui organisent leur vie comme un voyage touristique pour qu'elle ne leur paraisse pas trop simplette, [qui s']occup[ent] de toutes les manières pour ne pas se préoccuper » (p. 31) ? Pourquoi les souffrances physiques et morales qui contaminent de part en part les jours de quelques-uns ? Quel est le sens de la vie ? Doit-on céder à l'appel de la mort ? Là où tout « ce qui quantifiable, organisable, rationnel et cartésien » (p. 65) s'avère impuissant à soulager, il propose des solutions : l'amour-présence-attention gratuit, seule thérapeutique parfois disponible, « les mots, les contes, et la poésie » lus à voix haute comme « l'arme contre la douleur » (p. 9), et les arts – s'ils « finissaient par ne plus trouver leur juste place parmi les sciences de ce monde, la vie des humains n'aurait plus de sens, à tel point que plus personne ne souhaiterait vivre sur la planète » (p. 65). Parmi ces arts, la littérature justifierait sa raison d'être, trouverait son sens « en donnant un supplément de sens au réel » (p. 58).

En somme, Jean Désy tente de circonscrire les mondes qui, de prime abord, paraissent distincts, mais qui pourraient bien, après réflexion, communiquer entre eux. Trois grandes interrogations émergent donc de ces univers aux contours flous. D'abord, le rêve, la réalité et l'imaginaire possèdent-ils des frontières perméables ? Si « ce n'[est] pas le Hasard qui [mène] nos vies, mais bien une Nécessité qui vient du divin, maître d'œuvre de toutes circonstances apparemment erratiques de nos existences » (p. 28), il semblerait que oui. Surgit aussi le problème de la définition de la personne humaine : « Où se situent les limites entre la chose, l'animal, l'être et la personne ? » (p. 111). « Je ne sais très bien qu'une chose [de répliquer un narrateur] : j'existe, et sans l'Amour qui nous relie au divin, je ne pense pas que mon existence vaudrait plus que ce caillou, là-bas » (p. 112). Enfin, qu'est-ce que VIVRE ? La dernière nouvelle du recueil, « Vous dire », aveu touchant s'il en est un, répond admirablement bien à cette question, selon un mode métaphorique qui fait appel au *Petit Prince de Saint-Exupéry* : « Moi, je n'ai pas souvent dessiné de mouton. J'étais trop occupé à remettre mon avion en état. Je me dépêchais avant que ma chandelle ne s'éteigne et que le froid du monde ne vienne givrer mes épaules. Je colmatais les brèches de mon

univers et je n'entendais pas mes petits princes demander leur mouton. [...] Il faut simplement, un beau jour, délaisser notre avion et le dessiner, ce sacré mouton ! » (p. 130-132). Votre avion à vous, quel est-il ?

Céline TANGUAY

Et autres histoires d'amour...
Suzanne LANTAGNE
L'instant même, Québec,
1995, 80 p.

Les neuf nouvelles qui composent le recueil de Suzanne Lantagne, *Et autres histoires d'amour*, tournent toutes autour d'une réflexion sur l'absence et l'incommunicabilité. On retrouve des protagonistes féminins à peu de choses près idnetiques, qui évoquent toutes un amour passé et perdu. Si elles ne se dévoilent pas, on apprend malgré tout à les (à la ?) connaître par cette série de relations avortées avec des hommes tous plus ou moins marginaux. Qu'il soit question d'un vieil exilé slave habitant un taudis, d'un homme de race noire, héros d'une pénible aventure d'un soir, de diverses histoires de coulisses ou d'une relation platonique avec Omer, un petit malgrat, ces récits mettent en scène les feintes et les mensonges de gens qui éprouvent des difficultés à vivre en harmonie avec eux-mêmes.

Ce recueil de textes intimistes se lit d'un trait, sans heurts. La succession des récits, qui reprennent chaque fois les mêmes motifs, crée une unité évidente. On retrouve toujours le même jeu du désir et l'amertume de la désillusion, mais il se joue sur un mode de plus en plus dramatique, impliquant toujours plus l'héroïne, jusqu'à faire d'elle la complice de l'évasion d'Omer. Ce principe assure la tension dramatique qui tient l'œuvre. De plus, l'écriture sobre laisse toute la place à cette progression. Le reproche qu'on peut adresser au recueil est sa brièveté, un peu comme si le titre tronqué témoignait de l'existence d'une première partie absente et dont le lecteur doit deviner de la teneur à partir des éléments qu'il a en main.

Georges DESMEULES

Laure Clouet
Adrienne CHOQUETTE
BQ, Montréal,
1995, 123 p.
Coll. « Bibliothèque québécoise »

La parution dans Bibliothèque québécoise de cette longue nouvelle d'Adrienne Choquette, accompagnée d'une présentation de Suzanne Paradis, remet en circulation une œuvre de qualité qui, lors de sa première parution, en 1961, a été à peu près oubliée dans le foisonnement formel et quantitatif du roman de la Révolution tranquille. Pourtant, l'intrigue est emblématique du bouleversement idéologique qui marque alors la culture et la société du Québec.

Marie-Laure Clouet, une bourgeoise dans la quarantaine, célibataire et fortunée, mène une existence étriquée dans son immense demeure de la Grande Allée de Québec. Désormais seule, si ce n'est de la compagnie d'une vieille domestique, elle défend sans les remettre en question les valeurs que lui a léguées sa mère, une femme dominatrice qui l'a apparemment écrasée au point de la transformer en une sorte de vestale sacrifiée à la garde d'un héritage improductif.

Malgré tout, Laure présente des symptômes de rébellion. En plus de quelques dons désintéressés et de certaines améliorations qu'elle apporte au patrimoine familial, elle doit répondre à une question cruciale : doit-elle ou non ouvrir les portes de sa demeure à des quasi étrangers, jeunes et sans argent de surcroît, qui lui demandent l'hospitalité. Après une longue hésitation, elle choisit enfin de s'ouvrir à l'existence, écoutant en cela les conseils de Madame Boies, une dame âgée à l'esprit ouvert, sans nécessairement mesurer les dangers de choc culturel auxquels elle s'expose.

Cette intrigue en apparence anodine et datée constitue cependant un bel exercice de style où on découvre subtilement des variations dans la psychologie d'un personnage apparemment fade et qui en dévoilent la richesse et la profondeur. De plus, l'écriture impeccable, mais surtout l'ironie mordante (il faut lire la généalogie des Clouet et l'histoire de la constitution de leur fortune), font l'intérêt de ce récit.

Georges DESMEULES

Le petit chosier
Marc VAILLANCOURT
Triptyque, Montréal,
1995, 184 p.

Le recueil de nouvelles est un genre parsemé de surprises : celles du lecteur face à des textes fort intéressants, ou totalement incompréhensibles, ou désarçonnants. *Le petit chosier* de Marc Vaillancourt comporte des textes de ce dernier type. Des nouvelles résolument diverses, pour ne pas dire inégales, mènent le lecteur des rives du Canal Rideau à Hull-Ottawa jusqu'à Capri, en passant par Détroit ; le pire détour demeure certainement celui de la langue, du vocabulaire, déconcertant au plus haut niveau. L'auteur se plaît à inonder ses textes de passages latins ou grecs, de néologismes, de jargon, d'argot et de mots peu usités dans le vocabulaire commun. Les personnages de classe élevée (ou de la classe qui veut paraître noble) sont bien servis par des propos roucoulants ; malheur à ceux qui, sans statut social particulier, héritent de ce baragouinage de remplissage. S'ajoute une récurrence de situations types, telles l'écrivain-ivre, le Sieur érudit perdu dans les mondanités et les intellectuels qui discutent de leurs érections et de leurs dernières conquêtes : « L'avantage avec les petites dindes, c'est qu'on ne perd pas de temps en psychologisme gnangnan. J'ai horreur des femmes *intelligentes*, elles me semblent toutes sortir des romans *Harlequin*, des couillonnades cathodiques de la grosse Payette » (p. 37). Mais il y a toujours (et heureusement) un mais...

Mais des morceaux de choix parsèment ce recueil : « L'habitude du malheur », par son atmosphère particulière, vaut la lecture ; « Petite musique de nuit », « La mort de Salomé » et « Le pauvre Bougre » mettent la mort comme issue de façon intelligente. D'autres récits, d'autres contes laissent planer des doutes et incitent à la réflexion que les nouvelles « fantasques » (quatrième de couverture) et provocatrices ne peuvent même créer. Marc Vaillancourt possède sûrement le mérite de la variété ; mais à quel prix ? Fort bon recueil, pour qui veut être saisi par le texte ; il faut par contre s'attendre à des montagnes russes.

René AUDET

▼ PÉDAGOGIE

Prévenir le décrochage scolaire
Guy GINGRAS
Les Éditions Lidec,
Montréal, 1995, 112 p.

Le taux d'abandon scolaire ne cessant d'augmenter depuis 10 ans, les parents et intervenants du milieu scolaire sont amenés à une nouvelle prise de conscience collective : celle de l'importance que l'on devrait accorder à la prévention et à ses effets sur l'avenir de toute la société.

C'est dans cet esprit de prévention que Guy Gingras aborde son livre. Travailleur social spécialisé en prévention du décrochage scolaire, Gingras travaille depuis quinze ans auprès des jeunes décrocheurs et auprès de ceux qui reviennent à l'école. Son livre se base essentiellement sur son expérience professionnelle.

La première partie renseigne sur les causes de l'abandon scolaire ; des témoignages illustrent les raisons poussant ces jeunes à quitter l'école : difficultés scolaires, problèmes familiaux et personnels, contexte socio-économique. La deuxième partie relate certaines actions préventives à mettre en place par l'élève, par ses parents et par le milieu scolaire.

Les différents thèmes proposés sont abordés de façon superficielle et on constate parfois des répétitions d'un thème à l'autre. Du fait que l'abandon scolaire soit, de par son aspect multifactoriel, un problème très complexe, il est effectivement difficile de l'aborder avec précision et profondeur dans un livre si peu dévevoppé. D'autres exemples plus concrets d'actions et de moyens auraient, par ailleurs, avantageusement complété l'ouvrage.

Ce livre, inspiré par l'approche systémique, mise sur l'implication de l'élève, des parents et du milieu scolaire. Il est peu coûteux et son contenu succinct rend sa lecture facile et rapide. L'ouvrage saura initier certains parents et élèves de l'école secondaire et offrira peut-être aux intervenants du milieu scolaire des pistes de travail, qui devront nécessairement être approfondies par d'ouvrages plus détaillés.

Isabelle DOUCET

L'abus sexuel
Prévenir la récidive
Pierre FOUCAULT
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1995, 169 p.

La Commission des droits de la protection de la jeunesse recense, entre 1984 et 1989, 3 665 cas d'abus sexuel sur des enfants. La majorité des victimes sont des filles et les agressions impliquent principalement des figures paternelles : grand-père, père, oncle, etc. C'est en tenant compte de ce type de victime et d'agresseur que l'auteur, Pierre Foucault, élabore son ouvrage.

Foucault détient un doctorat en psychologie traitant de cette problématique de l'inceste et de ses conséquences psychologiques ; il exerce aujourd'hui dans le domaine de la psychologie clinique et est responsable des services professionnels au Centre de psychologie Gouin à Montréal.

Cet ouvrage est le deuxième d'une série de trois : le premier traite principalement des conditions à respecter pour freiner toute situation d'abus sexuel ; le deuxième propose des voies d'intervention possible afin d'éviter la récidive ; le troisième (non édité encore) précisera les conditions requises pour permettre à la victime d'échapper aux conséquences d'une situation d'abus sexuel.

L'ouvrage dont il est ici question est constitué de deux volets. Le premier est davantage descriptif : l'auteur y dresse principalement les différents profils de chacune des personnes impliquées dans des situations d'abus sexuel et décrit la dynamique instaurée dans la famille incestueuse. Le deuxième est davantage explicatif : l'auteur y indique comment il est possible d'aider les protagonistes à ne pas récidiver en leur attribuant (ou réattribuant) leurs rôles respectifs d'adulte et d'enfant ; sont proposésdes objectifs à poursuivre, basés sur le rétablissement de la responsabilité de chacun des membres de la famille.

On ne retrouve ni plaidoyer ni dénonciation dans cet ouvrage. La vision objective et les propos nuancés de l'auteur amènent le lecteur à comprendre ce que vivent les personnes concernées par une situation d'abus sexuel plutôt qu'à les juger. La simplicité du vocabulaire utilisé et le recours à des exemples concrets rendent cet ouvrage accessible tant aux parents qu'aux intervenants apelés à intervenir dans de telles situations.

Isabelle DOUCET

▼ POÉSIE

Le quatuor de l'errance
suivi de **La traversée du désert**
Serge-Patrice THIBODEAU
L'Hexagone, Montréal,
1995, 256 p.

La publication d'un recueil de poésies de plus de 250 pages est à marquer d'une pierre blanche. Rares, en effet, sont les éditeurs qui prennent le risque d'une telle édition ; plus rares encore sont les poètes qui, de nos jours, écrivent de tel ouvrage. Serge-Patrice Thibodeau, un poète dont l'œuvre bénéfécie d'une reconnaissance grandissante, vient de faire paraître *Le quatuor de l'errance* suivi de *La traversée du désert* qui, comme l'indique son titre, traite de l'errance. À la différence de nombreux poètes pour qui ce thème est associé au nomadisme, Thibodeau préfère exploiter ce motif dans une optique de quête spirituelle d'abord avant que d'être une voie d'accession à la connaissance de soi et de l'autre.

Le poète, voyageur devant l'éternel comme cet autre poète, poursuit son itinéraire dans les pays du Moyen-Orient, de l'Asie et de l'Inde et s'inspire de leur mythologie respective pour enrichir sa propre démarche.

Carnets de voyage, entendu dans son sens pleinier, et carnets d'écriture ne font qu'un et traduisent l'expérience d'une spiritualité incarnée. À la lecture, on est frappé par l'ampleur du vers et le déploiement d'une pensée poétique qui se tourne vers l'en-soi et vers Dieu : juste point d'équilibre évitant la chute inexorable dans le dogmatisme et le ritualisme religieux. « De ses mains il a pris Dieu, il a donné à l'homme, à la femme,° À l'enfant, la paume droite levée vers le ciel, l'autre,° Tournée vers le sol, lui-même Amour et Vérité » peut-il écrire dans le troisième chant. La construction de ce recueil est également remarquable : quatre chants avec prologue, intervalle et épilogue pour le premier livre ; trois parties avec poème introductif et poème conclusif pour le deuxième livre.

Dès que l'on entreprend la lecture de ce fort recueil, on se laisse emporter par la musicalité des vers, la profondeur et l'exigence d'une poésie, qui trouve dans le déploiement de ses réseaux d'images, une force d'évocation et une prise de conscience à vif. Voilà l'un des recueils les plus importants de ces dernières années.

Roger CHAMBERLAND

L'éloignement
David CANTIN
Éditions du Noroît,
Montréal, 1995, 76 p.
Coll. « Initiale »

Après avoir fait paraître un premier recueil chez un éditeur obscur, David Cantin nous propose *L'éloignement* paru aux Éditions du Noroît dans la collection Initiale. Dès le poème liminaire, le poète pose les enjeux de cette écriture volontairement économe de mots et d'effets de style : « Le ciel et la mer ressemblent à des objets brisés depuis que l'éloignement encadre les choses, éveille ce monde. ». Le je lyrique s'estompe souvent au profit d'une conscience réfléchissant sur la réalité d'une nature fertile comme peut l'être parfois l'horizon des choses lorsqu'il se livre au regard et à la sensibilité du poète : « Entendre ou voir ce qui se tait, remplir ou creuser le vide ».

Cantin sonde le présent, se tourne parfois vers le futur, mais s'interroge toujours sur le sens à donner au sublime du quotidien. C'est là que réside la vérité du poète, dans ces perceptions toujours affleurantes qui redirigent le regard vers le sentiment du lieu, qu'il soit maison, champs, ciel ou mer importe peu, puisque cette poésie repose sur la perspective de l'éloignement.

Ces poèmes ont quelque chose de très visuel et de très éthérée à la fois comme si l'on partait du connu pour aller vers l'inconnu ou, en d'autres mots, comme si on considérait « le monde comme volonté et comme représentation » pour reprendre le titre d'un ouvrage de Schopenhauer. Avec *l'éloignement*, David Cantin donne à la jeune poésie une œuvre accomplie dont on ne peut souhaiter qu'elle ait une suite.

Roger CHAMBERLAND

▼ ROMANS

La conciergerie des Monstres
Benoit DUTRIZAC
Libre expression,
Montréal, 1995, 343 p.

Aux lendemains du meurtre de son collègue Thomas Collins, le sergent-détective Jacques Daniels quitte la section des Homicides de la SPCUM et se privatise afin de trouver les coupables tout en se libérant des procédures légales et de la déontologie policière. Mais au retour d'une filature, il s'arrête sur les lieux d'un crime : on a retrouvé Zachary Martin, écrivain renommé, directeur du Département des études littéraires de l'Université de Montréal et homme d'affaires, mort, attaché sur le capot de son auto. La veuve du romancier, Carole O'Keefe, engage le limier et le met sur une piste : son mari était propriétaire d'un immeuble qu'il avait transformé en maison de transition pour criminels en probation et surnommé « La Conciergerie des Monstres ». En fouillant le passé de ses locataires, Daniels découvre que chacun a bénéficié de la clémence du même juge après avoir commis un crime crapuleux et que tous cachent un bon mobile pour assassiner Martin.

La conciergerie des Monstres nous plonge dans un univers sombre et cynique qu'on quitte difficilement. On retrouve avec plaisir l'écriture rythmée et percutante de Dutrizac, toujours teintée d'humour et d'ironie, qui

Les écrits
Montréal, août 1995, nº 84, 139 p.

Une mutation a mené les *Écrits du Canada français*, revue fondée en 1954, à ce qui est maintenant appelé, simplement, *Les écrits*. Éloigné d'une tendance prônant des publications voyantes, explosives et accrocheuses (ce n'est vraiment pas un reproche que de n'y pas participer !), ce périodique aux allures sobres présente une douzaine de textes inédits de tous genres : nouvelle, essai, poésie, conférence et journal intime.

Les amalgames que nous provoquons donnent parfois d'étranges résultats : parfois des liens se développent entre les parties, parfois il s'agit d'un échec total. Souvent, les différences de genres et de qualité produisent un tout inégal, sans plus : c'est ici le cas. Gilbert Choquette et Claire Martin nous font découvrir la Provence, par leurs propos nostalgiques sur Nice et sur Cabris, discours qui ne se comparent point aux réflexions sur l'exil que propose Jacques Folch-Ribas dans son journal intime « arrangé ». Les quelques « Réflexions sur l'histoire » énoncées à la fin de la Deuxième Guerre mondiale contrastent avec les « arbres » de Louise Maheux-Forcier, doux souvenirs d'enfance, et les essais (?) de David Dorais, textes intrigants d'une vingtaine de lignes chacun.

Les poèmes d'Isabelle Courteau, l'extrait d'un roman sur l'Algérie et les quelques nouvelles rafraîchissent cet ensemble. Les textes d'Annie Saumont, par leur volonté de transgresser les règles narratives, apportent un renouveau au genre court, contrairement à Gisèle Villeneuve qui, avec une « Splendide laideur », offre une nouvelle traditionnelle fort intéressante. Que dire de cette « Lettre morte à la mère supérieure » de Christian Mistral, fidèle à lui-même, sinon qu'un profond malheur en émane ? De la variété pour tous les goûts : voilà ce que nous proposent ces nouveaux *écrits*.

René AUDET

Les Cahiers de théâtre JEU spécial « Mises en scène »
Montréal, mars 1995, nº 74, 199 p.

Ce numéro des *Cahiers de théâtre Jeu* confirme la tendance actuelle qui veut que la mise en scène, qu'elle soit élaborée ou dépouillée, prennent le pas sur la production écrite qui en constitue pourtant l'origine. Plus prétexte que texte, l'œuvre dramatique ne prend réellement sa forme, et son sens, qu'une fois portée à la scène. En guise de preuve à l'appui, Yves Jubinville nous propose une analyse du travail de Claude Poissant qui a monté *Le prince travesti* de Marivaux au Théâtre du Nouveau Monde en 1992. On y traite de la mise en scène comme d'une « médiation entre deux mondes », soit le passé et le présent. Puis Diane Pavlovic s'entretient avec le même metteur en scène qui, cette fois, nous fait part de sa façon de modeler les textes de Marivaux aux goûts du jour. Enfin, Benoît Melançon propose une analyse détaillée du *Triomphe de l'amour*, tel que revu et corrigé par Poissant à l'Espace Go au printemps 1995. Suivent des articles pénétrants sur des mises en scène récentes de textes brechtiens, dont *Jeanne Dark*. Enfin, Dominique Lafon nous parle de la « meule scénique » à l'œuvre dans deux « moutures » des *Muses orphelines* de Michel Marc Bouchard.

Témoins d'une riche saison théâtrale, les critiques de spectacles donnés à Montréal et à Québec viennent clore le numéro et renforcer l'idée voulant que, sans une mise en scène recherchée et personnelle, le texte ne reste qu'un canevas auquel il faudra bien, un jour ou l'autre, ajouter des couleurs. Si ce numéro des *Cahiers de théâtre Jeu* ne prend pas résolument parti pour la mise en scène comme seule véritable manifestation dramatique, il illustre à tout le moins l'importance que revêt le spectacle dans le paysage théâtral contemporain.

Christiane LAHAIE

Mœbius
Montréal, été 1995, nº 64, 136 p.

À partir du thème « L'imaginaire de la science », les collaborateurs au numéro d'été de la revue *Moebius* ont interrogé chacun à leur façon les liens qui unissent les sciences (dites « pures ») et la littérature. Les angles privilégiés sont variés: entrevue, nouvelles, poésie, articles savants, compte rendu de voyage d'études et réflexions diverses sur ces rapports entre science et imaginaire.

Cette variété présente un intérêt certain. Ces diverses approches et l'absence de rubriques qui sépareraient celles-ci permettent des rapprochements insolites entre fiction et réflexion. Ainsi l'article fouillé et intelligent de Guy Bouchard, « La science fiction comme critique de la science », trouve immédiatement son illustration dans des nouvelles, comme celles de Daniel-Louis Beaudoin, Michel-Francis Lagacé, Hélène Lesage ou Lili Maxime, entre autres, où la science fiction emprunte des accents dystopiques à forte coloration politique et comporte également une bonne dose d'ironie. De même, l'entrevue avec Georges Ifrah, réalisée par Marc Vaillancourt, permet de découvrir un mathématicien dont les réflexions contredisent plusieurs des positions traditionnelles, dogmatiques, de la science moderne.

Par contre, la réflexion de Vaillancourt, « La logique de l'imagination. Métamathématique, métalangage », constitue un exposé de questions trop complexes et trop diverses pour que les dix pages de cet article suffisent à éclairer quelque peu la question, surtout pour un public profane. En fait, le lecteur retrouve ici des éléments qui rappellent le fameux *Godel, Escher, Bach*, de Douglas Hofstadter, un ouvrage qui compte toutefois près de 800 pages. Malgré ce petit dérapage, ce numéro constitue un bel exercice pour amalgamer fiction et théorie, rendant justice à *Mœbius*, dont le ruban n'a ni envers ni endroit.

Georges DESMEULES

soutient ici des intrigues compliquées à souhait qui s'entremêlent et se répondent fort habilement. Mais aussi, l'auteur met en scène des personnages sordides et savoureux, tous nommés à partir d'une boisson alcoolisée, qui donnent un charme irrésistible à ce polar de série noire qu'on verra sous peu adapté pour le petit écran. La quatrième de couverture annonce qu'il s'agit de la première enquête de Jacques Daniels. Vivement les prochaines !

Louis FISET

1999
Pierre YERGEAU
L'instant même,
Québec, 1995, 221 p.

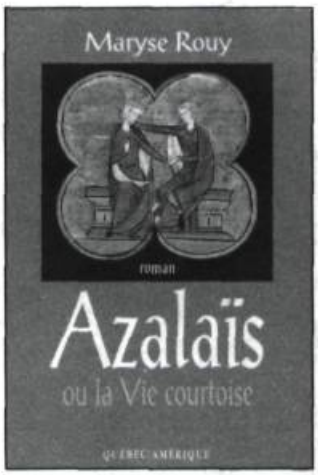
Dès le titre, on peut deviner le thème central de ce roman : il est ici question du millénarisme. Cette fascination pour la fin de notre millénaire et pour l'apparente vacuité de notre époque sert de toile de fond à quelques personnages étranges. Le héros, Charles Hoffen, semble à la fois revenu de tout et en quête maladive de pureté. Cet important administrateur d'une firme de spiritueux abandonne son lucratif emploi pour mener, littéralement, une existence d'ange. En effet, il parcourt les rues mal famées de Montréal déguisé en archange, réclame vivante pour un bar du boulevard Saint-Michel.

Il devient donc pour un temps le témoin privilégié de la décadence ambiante, avant de s'isoler dans un étrange hôtel souterrain où il pactise avec un garçon d'ascenceur pour le moins inquiétant, qui séquestre un jeune homme au-dessus de sa cabine. Peu après cette rencontre, Hoffen meurt dans des circonstances obscures. Laure, sa fille, prend alors le relais dans cette quête inachevée d'un sens à l'existence, quête qui trouve son terme dans la nuit du 31 décembre 1999, lors d'une fête à bord d'un paquebot désaffecté.

D'entrée de jeu, le côté carnavalesque de ce roman s'impose. L'oscillation entre le réalisme le plus cru et une forme d'insolite proche de l'utopie crée un type de fantastique inédit. La structure de l'intrigue, qui place les personnages du père et de la fille en position de témoins de scènes de décadence orgiaques, où tous les excès semblent permis, de même que le langage font ressortir l'ironie parfois grinçante du roman. L'écriture syncopée et les phrases hachées, à la syntaxe irrégulière, accentuent le dépaysement du lecteur.

Bref, il s'agit d'un roman original et dont la construction suscite un intéressant travail interprétatif.

Georges DESMEULES



Azalaïs ou la vie courtoise
Maryse ROUY
Québec/Amérique,
Montréal, 1995, 276 p.

Française, mais établie au Québec depuis1975, Maryse Rouy enseigne au primaire. Elle a également complété une maîtrise en sciences médiévales à l'Université de Montréal. Cette passion pour le Moyen Âge est, de toute évidence, à l'origine de son premier roman. En effet, l'histoire d'Azalaïs se déroule au tournant des XIe et XIIe siècles. Instruite par les religieuses d'un couvent, Azalaïs a quatorze ans lorsqu'elle en sort pour devenir suivante de la duchesse Philippa, la pieuse épouse du duc d'Aquitaine, Guillaume IX, troubadour grivois dont les excès ne cesseront d'offenser la vertu de sa femme. Après maintes péripéties, Azalaïs est nommée nourrice de l'héritier du Poitou. Puis, héritant de son oncle maternel, elle se retrouve châtelaine en Comminges et mariée à un homme qu'elle n'a pas choisi...

Vénérée par la poésie, le code courtois, la femme n'en est pas moins sous estimée par l'homme. Rouy a bien su exposer le combat d'une femme pour son droit à l'égalité. Mais ce conflit permet surtout d'exploiter une réalité : l'oscillation entre l'illusion de l'art et l'amertume de la vie, entre l'idéal et le trivial.

Ce roman est parsemé d'extraits de poèmes médiévaux qui, tout en rehaussant l'esprit courtois, participent d'une certaine ambiguïté entre l'Histoire et le poétique. L'exactitude historique, le détail des descriptions, quoique aidant à exhumer ce monde révolu, peuvent parfois agacer en raison de leur didactisme. Or, l'intrigue, écrite dans une langue dépouillée, vive et « enlumineuse », intègre rapidement ces passages, tant elle emporte le lecteur dans sa chevauchée débridée. De plus, ce tableau s'avère d'une psychologie fine mais non pas trop disséquée ; les émotions, les comportements sont simplement montrés comme on les perçoit dans la vie de tous les jours. Il y aurait risque cependant de déceler, en première analyse, un manichéisme d'apparence féministe. Toutefois, le dénouement désamorce cette critique. Somme toute, ce roman est un souffle de sincérité empreint de naïveté, mais également de profonde lucidité.

Mélanie CUNNINGHAM

Hautes brumes
WILSHCOCQKST
Guy Saint-Jean Éditeur,
Montréal, 1994, 361 p.

S'il est un mot pour qualifier *Hautes brumes*, il faut utiliser le terme décevant. En quatrième de couverture, on annonce une œuvre grandiose d'un auteur mystérieux et excentrique Il s'agit d'un roman honnête, sans plus. S'inscrivant dans le genre fantastique, *Hautes brumes* ne le renouvelle certes pas. En fait, cette œuvre est plutôt marquée par une impossibilité de se fixer dans une voie précise. Parce qu'elle veut intégrer et amalgamer les thèmes traditionnels du pacte avec le démon, de la sorcellerie, du mort-vivant et du vampirisme, cette histoire n'exploite complètement aucune de ces veines. Dommage puisque l'auteur semble posséder un véritable talent de conteur. Bien qu'encore là, survienne une difficulté à délimiter la portée de son récit. Choisir de situer l'action sur plusieurs générations peut être louable, voire légitime si l'on considère la fatalité comme motif central des événements, mais encore faut-il fournir plus qu'une ébauche.

Ce premier roman d'un auteur au pseudonyme étrange laisse pourtant présager l'intérêt de ses écrits futurs. Non totalement dénué d'imagination, *Hautes brumes* transporte le lecteur dans un univers nouveau, à la fois proche et différent du nôtre. S'il parvient à se donner une voie et à la suivre jusqu'au bout, Wilshcocqkst deviendra peut-être un auteur sérieux.

Caroline GARAND

L'attachement
Pierre OUELLET
L'instant même,
Québec, 1995, 125 p.

Professeur de littérature, poète et essayiste, Pierre Ouellet aborde le genre narratif selon un angle qui témoigne de ses diverses fonctions. *L'attachement* met ainsi en scène un personnage réservé et gravement malade, désigné par la seule initiale G., qui accepte de sursoir à son agonie pour ranimer le théâtre moribond de la ville d'Ixe. Pour ce faire, il choisit de réaliser l'adaptation théâtrale des sonnets d'un poète de la renaissance, Jean-Baptiste Chassignet : *Le mespris de la vie et la consolation contre la mort*. Comme pour souligner encore plus ce thème itératif de la mort, G. fait appel à Hélène L., une comédienne dont la voix désincarnée donne vie à cette poésie anticipant le spleen baudelairien.

G. mène, dès lors, une existence en suspens, tout entier absorbé par les répétitions où il cherche à s'approprier cette femme, qu'il nomme Hél. Toutefois, celle-ci est déchirée entre deux hommes, divisant son temps entre G. et son père, dont elle assiste à l'agonie ; et c'est elle qui devient pour un temps le personnage central du récit, jusqu'à la mort de ce dernier. Elle fuit alors cette ville morbide, abandonnant le théâtre et le foyer paternel, que G. se permet d'occuper dans l'attente de son hypothétique retour.

Il y a quelque chose de fascinant dans cette prose poétique qui répète inlassablement le mal de vivre des personnages. Cette fascination tient peut-être à un jeu de renvois entre des séquences en trompe-l'œil où les mêmes éléments thématiques sont constamment réinvestis et témoignent des recherches théoriques de l'auteur du côté de la modernité et de la post-modernité. Elle tient peut-être également à la récurrence de tropes syntaxiques, en particulier le zeugme et la phrase averbale, qui créent un rythme de lecture litanique, incantatoire. Enfin, le jeu sur une scène vide de personnages qui présentent les œuvres d'un poète (réel), mais qui semble peu approprié pour faire renaître un théâtre, présente un auteur méconnu, Chassignet, qui célèbre dans son œuvre la renaissance dans les décombres. Tout comme celui-ci, Ouellet cherche à épuiser les mots qui disent la crainte devant la mort.

Georges DESMEULES

L'ingratitude
Ying CHEN
Leméac/Actes Sud,
Montréal et Arles,
1995, 132 p.

L'ingratitude, troisième roman de Ying Chen, repose sur un canevas tragique : dans une société sclérosée, fermée au changement, le geste matricidaire équivaut à un suicide.

Coincée dans un complexe d'Électre bien gratiné (mère-araignée-envahissante / père-idéal-absent), une jeune femme dans la vingtaine raconte l'histoire d'une possession. Si sa mère a le fin mot sur tout : de la quantité de riz à engloutir au choix des hommes qu'elle fréquente, au moins décidera-t-elle de sa mort. Il s'agit de susciter un chagrin permanent chez la mère. Il s'agit de la faire souffrir. Mais plutôt qu'une vengeance, le geste ressemble davantage à une dernière issue, une échappatoire longtemps méditée. Trop tard peut-être, l'héroïne devra se défaire d'une illusion : la portée du geste affecte bien plus la mère qu'elle porte en elle-même, celle dont les gènes circulent dans son sang, que la mère réelle, totalement aveuglée par sa bonne conscience.

Nous sommes dans un roman très psychologique où chacun des liens qui rattache la narratrice à la vie est finement analysé puis remis en question. La perte volontaire de sa virginité avant le mariage — on imagine aisément les conséquences d'un tel affront aux mœurs traditionnelles chinoises — annonce déjà la rupture finale. En infligeant à son corps une marque de choix, l'héroïne s'expose au rejet de sa mère et jouit pendant quelques instants d'une liberté inouïe. Or, elle sait très bien qu'elle ne peut pas réinventer ses origines : « Je comprends maintenant que notre mère est notre destin. On ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même. En perdant sa mère, on perd sa force et son abri, on est livré à l'effrayante fraîcheur de l'inconnu et ses projets éclatent en mille morceaux dans les accidents ».

La structure du roman est brillante. L'auteure débute une fois la mort consommée et alterne chapitre après chapitre le récit de l'avant avec celui de l'après-suicide. Narration ingénieuse qui permet à la fois une construction linéaire où apparaît l'intrigue et une démarche plus novatrice où les repères temporels sont brouillés. D'un point de vue plus minimaliste, l'écriture de Ying Chen, souvent déroutante de justesse, aborde de façon crue, très crue parfois, le récit d'une existence accidentelle, vouée dès les premières douleurs de la mère — l'accouchement — à un sentiment de culpabilité inexorable : être redevable de chair et de sang.

Corinne LAROCHELLE

La nuit des princes charmants
Michel TREMBLAY
Leméac/Actes Sud,
Montréal et Arles,
1995, 221 p.

Avec *La nuit des princes charmants*, Michel Tremblay le prolifique poursuit le cycle amorcé avec *Le cœur découvert* (1986) et *Le cœur éclaté* (1993). Son héros, qui n'est jamais nommé, cette fois, mais qui pourrait bien être l'auteur lui-même, passe en une nuit (mais quelle nuit !) de l'adolescence à l'âge adulte, un « adulte consentant » (p. 197) et volontiers fier de l'être. L'intrigue peut se résumer ainsi : un jeune homme de 18 ans, homosexuel, assiste, un samedi soir de la fin des années 1950, au Her Majesty's, à l'opéra *Roméo et Juliette* de Gounod, qui l'ennuie. Seule la cantatrice québécoise Pierrette Alarie comble ses espérances. Ce soir-là, il retrouve d'abord Perrette, un jeune anglophone entrevu lors de l'achat de son billet, quelques jours auparavant, qui déforme le nom de la cantatrice, puis un figurant, Perruque, qu'il suivra dans le Montréal *by night* jusqu'à une boîte à chansons, où le jeune homme se produit comme chansonnier sous le nom de François Villeneuve. De boîtes en bars, au cours de cette nuit qui s'avère une véritable odyssée, il retrouve l'Anglais, avec qui il passe enfin le reste de la nuit, nuit suffisamment longue pour qu'il perde (enfin !) sa virginité comme il le souhaitait et qu'il coupe le cordon ombilical qui le retenait encore à sa mère, qu'il a oublié de prévenir d'ailleurs et qui, on le conçoit, s'inquiète toute la nuit.

L'histoire est simple, mais jamais banale, touchante et belle aussi, embellie, je dirais, par la mise à nu du héros et par son constant souci de vérité. L'écriture n'est pas, non plus, étrangère à cette beauté, car elle suscite l'émotion mais aussi le rire. Jamais le narrateur ne cherche à provoquer malgré le sujet exploité et l'impudeur du narrateur. En cette nuit presque féerique, le héros rencontre non pas un mais deux princes charmants qui ne sont pas sans le marquer profondément même si...

Je me garderai bien de raconter la fin par respect et pour le romancier et pour le lecteur. Car il faut lire, savourer le dernier Tremblay en rappelant qu'avec un tel argument le roman n'aurait jamais été publié il y a moins de trente ans, au début de la carrière de l'auteur. Ajoutons qu'il s'agit bien d'un roman et non d'un récit, car les événements de cette nocturne chevauchée ont été transformés par la lunette de l'imaginaire du romancier. *La nuit des princes charmants* est un beau roman, d'une indéniable qualité qui se laisse dévorer et qu'il faut lire à tout prix.

Aurélien BOIVIN

La sève
Isabelle GENTÈS
Éditions JCL
Chicoutimi, 1995, 253 p.

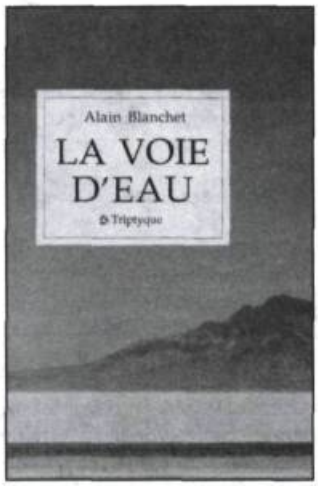
« Et si l'amour était plus fort que tout, plus fort que la course aveugle du destin ? » (p. 18). Cet espoir, Andrée et Gabriel s'y accrochent de toute leur force afin de préserver, l'espace d'un instant, leur bonheur. Tous les jours, ils consolident leur amour un peu plus et lentement, un rêve d'éternité se dessine sous les traits d'un enfant. Mais, le mal est là tel un vampire qui vole goutte à goutte les forces et la vie de Gabriel. Cancer ! Le mot tombe, tel un couperet, et assombrit les joies éphémères de ce jeune couple installé aux quatre vents du rang de la Rivière. Heureusement, ils découvrent des alliés précieux pour affronter l'ennemi. C'est ainsi que tous, amis (es), sœur, tante et famille, se débattent contre l'invisible avec un courage exemplaire et le poids de l'impuissance sur le cœur. Doucement, le lecteur est invité à pénétrer avec eux dans un univers où chaque minute est plus importante que la précédente et à les accompagner jusqu'à l'épreuve ultime.

Une intrigue ? Pas vraiment mais une lutte acharnée contre le temps et un puissant goût de la vie, c'est ce qu'il faut rechercher ici. Le roman aborde la quête moderne du sens de la vie et de la mort, et s'attarde à cette incapacité d'expliquer certains faits, certains événements qui peuvent seulement être vécus, acceptés. D'autres thèmes sont aussi exploités : les ambitions pères-fils trop lourdes à porter et le drame de la vieillesse, où les enfants considèrent souvent leurs parents comme « des enfants qu'il faut mettre à sa main » (p. 178).

Malgré le sujet abordé, *La sève*, comme l'indique son titre, respire la fraîcheur et la vie. Rien n'est lourd, car la description des souffrances ne dépasse jamais les limites de l'absurde pour déboucher sur un mauvais mélodrame. Même la mort y est douce : « Quand le corps mourra, mon âme s'envolera et en passant de chenille à papillon, une nouvelle vie me sera donnée » (p. 232).

Écrit dans un style sobre et dépouillé, *La sève* devrait intéresser ceux et celles que l'humain intéresse. L'écriture, limpide et imagée, donne la vie à l'œuvre. Pour apprécier, le lecteur devra toutefois oublier ses barrières intellectuelles et écouter ses émotions. On quitte cet univers avec regret, un baume sur le cœur.

Lucie ARSENAULT



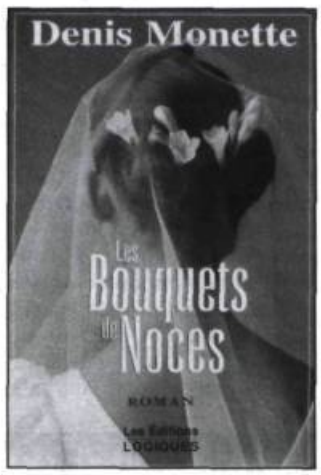
La voie d'eau
Alain BLANCHET
Triptyque,
Montréal, 1995, 76 p.

Avec Alain Blanchet, résident d'un petit village du Kamouraska, on constate que l'écriture en région n'a rien à envier à celle des grands centres. Il nous offre, après la publication d'*Amérique intérieure* et de *Chambre 216*, une nouvelle œuvre où les thèmes et les genres (poésie, voyage, musique) sont intimement liés.

Le récit *La voie d'eau* est conduit à la manière d'une expédition. Dans la première partie, « Purs et clandestins », le narrateur, consignant faits et pensées dans son journal de bord, s'embarque sur La Quasar, une goélette remisée, en compagnie de Freddy l'Écumeur, vieux loup de mer et célibataire invétéré. Les deux voyageurs longent les écluses et les cottages, voient défiler les lacs Simcoe, Balsam et Kawartha, Peterborough et Percy Reach, jusqu'à Deseronto où le narrateur rencontrera Lisa, une « fille aux yeux d'onyx », qui le charmera d'emblée et qui éveillera chez lui un profond désir. Après la traversée de la voie d'eau, le narrateur retrouve Lisa à Montréal, partage pour un moment sa vie avec la sienne, jusqu'à ce que leurs routes se séparent. Le circuit reprend ensuite, de Montmagny à Rivière-du-Loup, d'où le narrateur, dans la deuxième partie, « En Orient familier », entamera la recherche de Lisa « pour une bonne secousse ».

L'ouvrage de Blanchet, agréablement rédigé dans l'ensemble, perd toutefois un peu de saveur si l'on s'attarde au constant chevauchement des langages familiers français et québécois auquel l'auteur recourt, dans une langue composée de phrases courtes, ce qui obscurcit un peu l'identité — pour ainsi dire linguistique — du narrateur. Hormis ce léger reproche, il faut convenir que Blanchet peint avec art le paysage qu'il a découvert entre l'Ontario et le Québec ; le lecteur suit avec intérêt un personnage qui se présente comme un « poète, musicien de brousse pour l'aplomb », un Rimbaud aux semelles de plomb qui navigue en apprenti pour changer d'air.

Patrick BERGERON



Les bouquets de noces
Denis MONETTE
Les Éditions Logiques,
Montréal, 1995, 600 p.

Le dernier roman de Denis Monette, *Les bouqets de noces*, raconte l'histoire de Victoire, une femme de carrière et une femme de passion. De petite secrétaire juridique elle devient directrice d'une grande compagnie de cosmétiques, et d'aînée un peu moche, jalouse du visage de poupée de sa jeune sœur, elle devient une incroyable séductrice. Or, cette victoire sur son destin apparaît, au fil des pages, comme l'expression d'un désespoir toujours croissant. Mariée tout d'abord à Clément, jeune homme charmant et doux, elle découvre sa propre insensibilité et son inaptitude à être heureuse. Puis, il y a Jean-Paul, du genre macho, vendeur d'automobile, qui lui fait un enfant qu'elle abandonne en même temps que le père. Mais au delà de ces deux unions et des multiples amants qui les traversent, c'est à son travail que Victoire se dévoue corps et âme. D'une efficacité fantastique, elle remet sur pied un empire qui se meurt et en devient la tête dirigeante. Cette réussite, trop belle pour durer, prend évidemment fin dans les bras de son troisième époux, le beau Carl. Ce dernier marque les débuts d'une longue déchéance car, subjuguée par la beauté et la jeunesse de ce dernier, Victoire rêve de le posséder entièrement, d'en faire son jouet, et, pour cela, elle lui donne tout. Cet être superficiel finit par abhorrer la bestialité amoureuse de l'héroïne.

Récit d'une quête plus que récit d'une perte, *Les bouquets de noces* se termine sur une quatrième union qui avorte. Ainsi même Léandre, le tendre veuf qui lui offre la paix, ne parvient pas à exorciser le souvenir d'un père sans cœur qui a eu la mauvaise idée de lui léguer son tempérament.

Caroline GARAND

Love & rage
Francis DUPUIS-DÉRI
Leméac, Montréal,
1995, 196 p.

Avec *Love & rage*, Francis Dupuis-Déri parvient à relever le double défi de l'écriture érotique, soit la description d'un univers particulier encore bien près du tabou, évitant les pôles mièvrerie/vulgarité sans sombrer dans la gratuité du propos. *Love & rage* ne fleure pas l'eau de rose et le jeune auteur a le mérite d'aborder l'érotisme non pas comme une fin en soi mais en adoptant un point de vue beaucoup plus large, ce qui a pour effet de donner une densité véritable à roman qualifié d'« érotico-politique ».

L'action se déroule dans un Québec souverain où le narrateur/personnage principal, un ex-détenu en état de réinsertion sociale, souffre de désabusement aigu. Commis dans une librairie spécialisée en ouvrages érotiques, il effleure le concept de « terrotisme » au hasard d'un livre feuilleté à son lieu de travail. Étant défini comme « l'utilisation de l'érotisme comme arme subversive »(p. 12), ce projet révolutionnaire le rebute tout d'abord : « J'ai rapidement refermé le volume. Je n'avais plus de force ni de foi pour croire possible de bâtir un monde meilleur. Mon corps n'avait que vingt-six ans mais mes idéaux étaient déjà à la retraite »(p. 12).

Dans une mise en situation suffisamment lente, Dupuis-Déri amène le lecteur à s'attacher au personnage principal. À travers les réflexions de ce dernier et par de nombreuses allusions quant aux limites du langage, l'auteur bosse un tableau tout à fait contemporain de l'insatisfaction individuelle découlant immanquablement de toute relation humaine.

Et si l'ultime moyen de communication, le seul terrain d'entente possible s'avérait être l'expression non-réprimée de la sexualité ? Et si l'amour parvenait vraiment à rapprocher les gens ? C'est du moins ce que propose le FLA (Front de Libération de l'Amour), groupe terroriste qui s'est donné le mandat de soulager l'humanité de ses maux en perpétrant des actes d'amour tout ce qu'il y a de plus charnels... Grâce à une femme mystérieusement hypnotique, le narrateur ne manque évidemment pas d'être entraîné dans le sillage dudit groupe clandestin. S'ensuit alors un enchaînement d'événements qui arrivent à point pour donner un second souffle au roman.

Mises à part quelques faiblesses au niveau des dialogues, *LOVE & RAGE* mérite l'attention. Les variations de rythme, certains traits d'humour et quelques clins d'œil à la littérature en place s'y insèrent fort à propos. Une simple mise en garde : ne vous fiez surtout pas à la jaquette du livre où se sont glissées deux malencontreuses erreurs pour en juger la qualité d'écriture : passez immédiatement à l'étape du déshabillage.

Élaine LACROIX-BÉGIN

Mains de père
Paul SAVOIE
Les Éditions du Blé,
Saint-Boniface, 1995, 142 p.

Paul Savoie fait partie des quelques Manitobains férus de littérature qui fondèrent, en 1974, les Éditions du Blé et qu'il inaugura lui-même en y publiant un recueil de poésie *Salamandre*. Dans le récit *Mains de père*, il s'intéresse au thème de la paternité, souhaitant parler du père tel qu'il continue d'exister en lui.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un amalgame de pages tirées de divers cahiers. On se déplace à travers le temps, car le récit s'alimente à des anecdotes survenus entre 1956 et 1994, mais aussi à travers l'espace : l'auteur écrit à partir des différentes villes qu'il a habitées, Saint-Boniface, Toronto, Ottawa ou Montréal. Savoie s'intéresse à la question de la paternité qu'il envisage sous tous les angles. Il se représente les pères qui comptent parmi ses ancêtres récents. Il recrée l'image d'un grand-père qui, même miné par la maladie, exalte son terroir. Il fait de surcroît revivre son père et cherche à l'atteindre dans son intériorité en évoquant ses traits fondamentaux : son chant religieux, la blancheur blafarde de son corps, sa voix séduisante d'animateur radiophonique ou son sens moral qui occasionna certains quiproquos avec des fils imbus de s'émanciper de la discipline paternelle. Il faut aussi noter que la figure du père s'incarne en la personne de Savoie et plane au-dessus de sa fille Julia, une enfant aux prises avec des problèmes de motricité. Tout au long du récit se dégage l'image des mains, qui sont pour l'auteur une voie d'accès au souvenir, mais surtout une lunette permettant de déchiffrer le passé.

Récit ponctué de maladies et de morts, mais aussi tissé autour d'une poésie dont la musicalité, quasi obsessive, est évidente, *Mains de père* plaira à ceux et celles qui sont intéressés à lire une réflexion émouvante sur ce que Savoie nomme la « vérité d'être père ».

Patrick BERGERON

Mortellement vôtre
Susanne JULIEN
Éditions Pierre Tisseyre,
Saint-Laurent, 1995, 249 p.

Québec, 1907. Victor Dubuc, un jeune étudiant de la Faculté de médecine, espère payer ses études en travaillant de nuit pour la morgue, littéralement débordée depuis le tragique effondrement du pont de Québec : des milliers de corps gisant au fond du fleuve doivent être repêchés. Mais un tout autre accident provoquera la mort atroce d'une jeune fille, rousse et affriolante, retrouvée décapitée sur les rails près de la gare. Contrairement au premier constat du médecin légiste, Victor s'accroche à l'idée que le décès de cette femme est criminel et non accidentel. Son acharnement lui permet d'ébranler les certitudes de ses supérieurs et de découvrir peu à peu l'identité de l'assassin.

Le style de Susanne Julien est simple, mais combien efficace ! La fraîcheur de son écriture nous parachute sans merci dans des dédales et des intrigues dignes des meilleurs romans policiers : l'université, la politique, la prostitution, le travail, le pouvoir, la justice, l'argent et... l'amour. La belle Élise Vaillancourt tient même des propos féministes qui nous surprennent ou nous réjouissent en ce début de siècle.

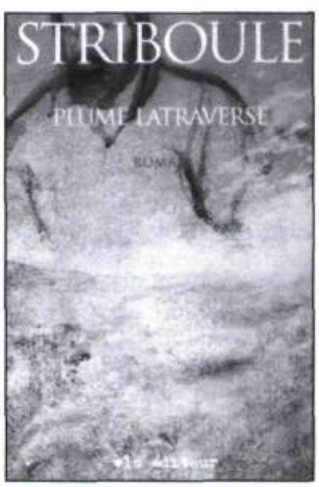
L'histoire est complexe sans toutefois verser dans la difficulté. Les événements, les personnages et leurs relations (directes ou indirectes) sont autant de fils qui viennent tisser une seule et même étoffe, autant de couloirs labyrinthiques qui convergent tous vers une sortie : la vérité. Qui peut se vanter de n'avoir jamais pris un malin plaisir à se torturer l'imagination d'hypothèses aussi plausibles les unes que les autres dans l'espoir impatient de trouver enfin LE coupable ? Les lecteurs qui sauront l'identifier avant le dernier chapitre ne seront pas légion, garanti !

Mais d'ici là, attention. Ne faites pas trop confiance à votre entourage. Car le monde est si petit...

Jenny LANDRY

Striboule
Plume LATRAVERSE
VLB éditeur, Montréal,
1995, 162 p.

À l'âge vénérable de quatre-vingt-quatre ans, le narrateur de ce troisième roman de Plume Latraverse entreprend le récit de sa venue à l'écriture. Il s'agit



d'une sorte de confession qui ne serait nullement basée sur le remords, mais plutôt sur le désir du narrateur de recevoir enfin le crédit de ce qui est sans doute sa plus grande réussite littéraire : l'invention d'un mythe.

À quarante ans, Magella Tétrault, le narrateur, publie un premier roman (*La vie tumultueuse de Taô Thin*, épicier-peintre vietnamien exilé au Mexique !), ce qui lui assure un minimum de visibilité et lui permet de réaliser son œuvre la plus ambitieuse : faire croire à tout le milieu littéraire à l'existence réelle d'un écrivain fictif, qu'il nomme Frédéric Striboule. Il commence par simplement mentionner le nom de Striboule, lui attribuant certains propos, puis le cite de plus en plus, jusqu'à lui inventer une vie des plus plausibles : Striboule aurait côtoyé les écrivains marquants du début du siècle, dont André Gide (qu'il aurait giflé pour n'avoir pas su reconnaître le génie de Proust !), Paul Fort (lequel aurait abondamment plagié l'œuvre de Striboule !) ou Georges Lenouël (personnage fictif celui-là, déjà utilisé par le Plume chanteur pour une autre mystification).

Le personnage de Striboule est au centre d'une réflexion sur l'écriture et la création artistique, sur le vrai et le faux, sur la frontière fragile qui sépare le réel de la fiction. Frédéric Striboule devient rapidement plus vrai qu'inventé, à un point tel que le narrateur termine son récit bien avant la fin du livre, pour livrer au lecteur (en guise d'épilogue) une longue lettre de Frédéric dans laquelle il est question de personnages multiples qui font

l'apprentissage de l'écriture, illustrant ainsi les nombreuses possibilités qui s'offrent au prosateur en herbe.

Les deux premiers romans de Plume Latraverse étaient peu convaincants ; il faut donc d'autant plus souligner l'indéniable qualité de ce nouveau roman, où l'impertinence habituelle de l'auteur n'est pas sacrifiée à l'intelligence et au lyrisme qui le parcourent.

Gilles PERRON

Tête première
Michel GOSSELIN
Triptyque, Montréal,
1995, 156 p.

Au terme de vingt années passées à expier, dans divers recoins du Québec, quelques péchés de jeunesse, l'abbé Chartrand demande à rentrer au bercail, pour finir ses jours parmi les nombreuses sculptures qu'il a réalisées. Cette permission accordée par le jeune supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, l'abbé Luc Mercier, ne fait pas l'unanimité. Le vieillard repentant trouvera néanmoins le réconfort dans son amitié avec Stéphane Carter, un adolescent délinquant en résidence surveillée.

Or, le retour au séminaire de l'abbé Chartrand et sa relation avec Stéphane « réveillent en lui de vieux démons » (p. 77). Les souvenirs, tels des fantômes obstinés, le hantent et l'assaillent sans relâche jusqu'à épuisement. La haine de certains confrères et les tourments du vieil homme se nourrissent à même un lourd secret : l'abbé Chartrand a jadis cédé aux désirs homosexuels provoqués par sa fascination devant les beautés adolescentes.

Les jugements sont variés. D'un côté, l'abbé Mercier pardonne généreusement à l'artiste et s'extasie devant la qualité de ses œuvres qui ornent la chapelle. D'un autre côté, l'abbé Gaudette semble oublier la définition de la miséricorde chrétienne. Monsieur Coulombe, lui, croit fermement en la sainteté de l'abbé Chartrand et planifie même de futures reliques...

Seul Stéphane Carter acceptera le vieillard malade tel qu'il est, avec ses erreurs, ses souffrances, sa passion de la beauté, de l'art et de la vie. Et peu nombreux sauront que chacune des sculptures cache en son sein les visages d'adolescents jadis aimés...

Puisant sa force dans une écriture efficace d'où émanent les parfums d'un recueillement trouble, la narration oscille constamment entre les erreurs de jeunesse et les regrets qui meublent la vieillesse. L'absence de balises temporelles nettes amène le lecteur à deviner, par le contenu des phrases, s'il accède à l'intimité du passé ou s'il est témoin des tourments du présent.

Le lecteur n'est guère tenté de condamner les fautes du vieillard. Cela relève sûrement de l'exploit, car la société moderne actuelle est souvent peu encline à comprendre ou à pardonner l'homosexualité, surtout chez les prêtres. Chapeau à Michel Gosselin !

Jenny LANDRY

Les sentiers de la volupté. Roman de mœurs médiévales
Rodrigue LAVOIE
Septentrion, Sillery,
1995, 388 p.

Voilà une œuvre ambivalente que ce roman au titre accrocheur (le premier de Rodrigue Lavoie). Car si l'on termine la lecture des *Sentiers de la volupté* avec l'impression d'avoir assisté à un captivant rappel des mœurs et coutumes du Moyen Âge, l'on ressent aussi en même temps une certaine insatisfaction due au traitement diégétique accordé aux éléments qui informent cette reconstitution.

D'une part, en effet, le lecteur plonge dès le début dans l'univers de la première partie du XIVe siècle par le biais du langage des protagonistes, de la description de leurs vêtements, de leurs aliments, et grâce à tout ce qui révèle leurs préoccupations sociales, familiales et religieuses : les « accordailles » (p. 14), les alliances entre familles, l'inégalité des sexes... Ces détails, comme plusieurs autres, nous font entrer directement dans la ville provençale de Manosque, en 1306, où se tient le procès de Mathilde Payen, une jeune fille délurée de 15 ans, accusée d'adultère et habilement sauvée par sieur Atanoul, avocat. Mais, d'autre part, sitôt le décor mis en place, le récit donne régulièrement dans des longueurs et des *ex cursus* qu'un manque de naturel et un intérêt souvent exclusif pour la chose sexuelle rendent pour le moins manifestes : le long passage sur le double système de justice de l'époque (p. 86-102), qui inclut lui-même l'affaire « Bisquerre » (p. 93-99), de même que l'histoire d'une vengeance de femme trompée (p. 112-115) sont des lieux, parmi d'autres, où le récit connaît des ralentissements notoires, voire des arrêts complets : même l'épilogue, où l'on voit à nouveau Mathilde aux prises avec la justice, fait un peu tache d'encre.

Dans « le dossier historique » terminal, l'auteur explique que la « base » du roman « est fournie par l'Histoire » et qu'il a « tenté de remplir d'une manière vraisemblable les trous d'une histoire vraie » (p. 381s.). Vu la minceur des archives judiciaires concernant Mathilde Payen, l'entreprise était attrayante. La reconstitution historique nuit toutefois un peu à l'affabulation romanesque, ou vice versa, de sorte que le mariage de ces deux composantes n'emporte pas toujours l'adhésion du lecteur.

Jean-Guy HUDON

Un enfant de la balle
John IRVING
Éditions du Seuil, Paris,
1995, 717 p.

« Ce roman n'est pas un roman sur l'Inde » (p. 5). C'est quand même dans ce pays que se déroule la presque totalité de la dernière œuvre de l'écrivain à succès John Irving, *Un enfant de la balle*.

Dans une note précédant le début du récit, l'auteur se défend de connaître cette contrée : « Ce qui m'a frappé là-bas, c'est l'étrangeté du pays, qui m'est demeuré obstinément étranger » (p. 5). On comprend donc pourquoi le personnage principal, le Dr Farrokh, incarne l'éternel exilé ne se sentant chez lui ni sur sa terre d'origine (l'Inde), ni dans son pays d'adoption (le Canada). Avec un tel héros, évoluant de surcroît dans un décor où tous sont confrontés à

suite page 41

Soifs
Marie-Claire BLAIS
Boréal, Montréal, 1995, 314 p.

À l'approche de l'an 2 000, semble se constituer une littérature fin-de-siècle : coup sur coup sont ainsi parus *La fin de siècle comme si vous y étiez, moi j'y étais* de Brigitte Caron et, récemment *Soifs* de Marie-Claire Blais. Si le premier offre une vision plutôt légère, humoristique tout en sachant être caustique, le second engage le lecteur dans un continuum expressif de conscience en quête de justice, de plaisirs et d'ivresse, comme le souligne à juste titre la quatrième de couverture. Marie-Claire Blais, rencontrée en entrevue lors de sa tournée de promotion au Québec, me faisait remarquer que « le XXe siècle est un siècle lourd de responsabilités historiques et qui ne pourra pas faire autrement que de se terminer sur une note discordante ».

Nous sommes en 1999 sur une île près du Mexique, coincée entre deux univers opposés, le sud et le nord, qui, à bien des égards, est un lieu paradisiaque. Des gens de toutes classes et de toutes origines, aux options politiques divergentes y vivent ou y circulent librement ; pour l'auteure, « il s'agissait de rendre l'idée d'une famille universelle ». C'est dans ce décor idyllique que M.-C. Blais fait entendre une multiplicité de voix qui « permet de mettre en évidence les problèmes qui ne sont pas nécessairement perçus de la même façon par les mêmes personnes » ajoute-t-elle.

L'expression romanesque de ces voix s'inscrit dans un long texte continu de plus de 300 pages, sans paragraphe et presque sans point, et qui fait état de trois jours et trois nuits de fête pour arroser une double naissance, celle d'un enfant et celle du siècle en émergence. Près d'une centaine de récits s'entrecroisent, se multiplient sans que l'on sache vraiment où commence une histoire et où se termine l'autre. Petit à petit une fresque du 20e siècle se dessine à partir de la juxtaposition d'éléments, conscience du présent et souvenirs, aussi hétéroclites que convergents. On lit ce roman comme on regarde un tableau en construisant une signification globale à partir de la multiplicité des impressions que nous laissent la lecture.

Marie-Claire Blais nous a habitué à ces narrateurs et narratrices : « Avec *Visions d'Anna*, j'avais commencé à écrire avec ces 'voix de cœur' pour mieux traduire la situation. Ici, ces consciences agissantes me permettent de mettre en évidence les problèmes qui touche notre société exarcerbée qui contient un tel potentiel de violence qu'il faut craindre le pire comme espérer que tout aille mieux ». Au-delà de ces voix, il y a l'omniscience d'un narrateur objectif qui jette un regard intime sur la vie des personnages et qui assure le glissement d'une conscience à l'autre. Interrogée sur ce qui l'inspire, sa société de références, l'auteure ne s'en cache pas pour dire que des scènes de la télévision sont directement à la source de plusieurs passages, mais elle avoue du même souffle que les événements vécus durant les années 1960 sont toujours présents.

Si l'absence de ponctuation forte et la mise en page serrée risquent d'en rebuter quelques-uns, force est d'avouer que passer les premières quarante pages, on se laisse couler dans ce roman et emporter par la vivacité du style. Le rythme d'écriture crée un envoûtement qui n'a de cesse qu'au terme de ce parcours, une fois épuisées les allées/venues multiples au centre de consciences survoltées, mais particulièrement sensibles. Ce rythme est également doublée par les références nombreuses à la musique : Chopin, Mozart, Schubert, Beethoven et autres. La musique participe de ce roman en suggérant un tempo, mais aussi en créant un atmosphère singulier qui emplit le lecteur.

L'écrivaine a également conçu son roman de façon à ce qu'il soit très visuel et il n'est donc pas étonnant que nous y trouvions des descriptions de lieux et paysages qui nous font littéralement voir la beauté de la vie à l'état brut avant que l'homme ne la domestique. Car tel est l'objectif de ce roman que de mettre en relief la dualité de la vie et de la mort, d'exprimer « cette époque où le passé pèse lourd dans la balance », comme le souligne M.-C. Blais.

Soifs est l'un des meilleurs romans qu'ait écrit Marie-Claire Blais. On y entre pas de plain pied avec une intrigue qui vous prend à la gorge, mais on se laisse prendre par la musique et par la densité de l'écriture qui ne cède en rien à la facilité. Un roman exigeant comme il s'en écrit peu souvent et qui nous jette dans la tourmente de cette fin de siècle sur lequel nous devrions commencer à réfléchir.

Roger CHAMBERLAND

NOUVEAUTÉ
MICHEL BRUNET
Présentation de
Marcel Masse
LE QUÉBEC
À LA MINUTE DE VÉRITÉ

«Quand une collectivité choisit d'ignorer son passé, c'est parce qu'elle refuse de faire face aux défis du présent et n'a pas l'audace de se bâtir un avenir. En effet, si quelqu'un est incapable de réunir les faits qui expliquent d'une façon cohérente son passé, comment peut-il comprendre son présent et connaître les données qui lui permettront de construire avec lucidité son lendemain?»
Michel Brunet

ISBN 2-7601-3947-6
(320 p.)

L'ouvrage paraît dans la *Bibliothèque d'histoire* sous la direction du professeur André Lefebvre, professeur titulaire, Université de Montréal

GUÉRIN
littérature

Distributeur exclusif: A.D.G.
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923

« l'omniprésence des mouches [et] l'étalage quotidien de la merde humaine » (p. 636), le discours aurait facilement pu être empreint de gravité et de pathétisme ; mais au contraire, Irving surprend par un ton encore plus humoristique qu'à l'accoutumé et qui s'ajuste subtilement aux habituelles réflexions existentielles de ses protagonistes.

Le narrateur omniscient présente des fragments de vie de divers individus, des événements épars qui se rejoignent tranquillement pour constituer la trame du roman : une intrigue policière, saugrenue certes, mais pas invraisemblable. Teinté d'exotisme grâce à de nombreux emprunts au vocabulaire indien, *Un enfant de la balle* nous fait visiter l'univers (pas toujours féerique !) du cirque, en passant par les bordels de Bombay, le collège des jésuites de Saint-Ignace et le club de sport privé fréquenté par l'élite.

Le texte est bien construit et savamment dirigé, mais il faut malheureusement endurer d'innombrables et agaçant sous-titres qui hachent la lecture et renseignent trop sur les faits à venir. Cet inconvénient est cependant négligeable devant la qualité globale de cette œuvre drôle, touchante et, surtout, brillamment écrite. Incontestablement, un régal littéraire !

Geneviève DUQUETTE

▼ THÉÂTRE

Le précepteur
Michael MACKENZIE
Les Herbes Rouges,
Montréal, 1995, 133 p.
Coll. « Théâtre »

À la fin du siècle dernier, une famille d'origine britannique installée à Venise, les Moreen, fait appel aux services d'un précepteur en la personne de Pemberton, un jeune Canadien fraîchement sorti de Cambridge, pour assurer l'instruction de leur fils, Morgan, un garçon de douze ou treize ans, doué et précoce, mais souffrant d'une insuffisance cardiaque.

Comme dans la nouvelle d'Henry James, *The Pupil*, dont Michael Mackenzie s'est largement inspiré pour écrire cette pièce de théâtre où le drame tragique se teinte d'humour et côtoie l'ironie, « on assiste à la déconstruction des Moreen ; leur savoir moral ne sert à rien contre l'éthique du nouveau siècle... » C'est que cette famille aux valeurs appartenant déjà à une époque révolue ne peut s'adapter à la modernité qui balaie les anciennes normes.

Les Moreen sont des gens du monde qui cultivent l'art du faux-fuyant, vivent d'apparences, font le commerce du paraître, mais éprouvent des difficultés financières. La principale activité du père consiste à « faire du repérage », tandis que la mère consacre son temps, sa grâce et son esprit à chercher un parti bien nanti pour sa fille, Amy, parvenue à un âge où la nubilité devient problématique. Et c'est précisément sur Henry James, faisant figure de prétendant idéal, que la famille jette son dévolu. Métamorphosé ici en personnage, l'écrivain vient sonner le glas de la désillusion qui marque la chute des Moreen.

Quant à l'élève et à son précepteur, c'est à travers leurs regards respectifs que le drame nous est révélé. Morgan et Pemberton se présentent comme deux pôles en étroite connexion et dont les forces d'attraction se renversent. Alors que le précepteur s'intègre de plus en plus à la famille, défendant leur position et acceptant le « sacrifice corporel » de Mme Moreen à titre de gages, Morgan, lui, s'éloigne. Sa lucidité grandissante l'amène même à anticiper l'avenir du clan : « Je pense que tout va tomber en morceaux ». Au fil de ses leçons qui se poursuivent de Venise (la géométrie) à Paris (la philosophie), l'élève aurait-il appris à dissocier la façade de la réalité ? Les rapports et les liens entre les sujets étudiés par Morgan et la vie de la famille Moreen, vers lesquels l'auteur semble vouloir entraîner son lecteur, ne sont toutefois pas toujours évidents.

Parue sous le titre *Geometry in Venice*, cette pièce a été montés en 1990 par le Théâtre Plus à Toronto et, dans une traduction et mise en scène de Jean Asselin, en 1994, par Omnibus à Montréal.

Hélène LALIBERTÉ

Communiqué

LA SEMAINE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE

Organisée par le Conseil de la vie française en Amérique, **La semaine internationale de la francophonie** se tiendra du 17 au 23 mars 1996. Chaque journée de cette semaine sera consacrée à un thème différent : la diversité de la francophonie, son histoire, les sciences et les technologies, la coopération internationale, les affaires, les arts et les médias et, en clôture, une fête de la fraternité.

POUR RENSEIGNEMENTS
Esther Taillon
Conseil de la vie française en Amérique
56, rue Saint-Pierre, 1er étage Québec. G1K 4A1
Téléphone : (418) 692.1150
Télécopieur : (418) 692. 4578

CONCOURS POÉSIE-JEUNESSE

Écris avec ton cœur. Écris avec tes yeux

La Société des écrivains canadiens organise un concours de poésie destiné aux jeunes de moins de treize ans. Le but de ce concours est de resserrer les liens entre les enfants du monde au-delà des frontières culturelles par le biais de la création poétique à thème humanitaire.

Le thème du concours 1996 est : « La terre est notre seule demeure, la nature notre unique jardin (Federico Mayor).

RÈGLEMENTS

1. Illustration du poème et collage sur carton sont souhaités

2. Nom, prénom et âge de l'enfant doivent être inscrits au verso de l'œuvre.

Le cas échéant, les nom, adresse et numéro de téléphone de leur école et de leur professeur doivent également être indiqués.

3. Les poèmes doivent être postés avant le 15 février 1996 (le cachet de la poste faisant foi) :

CONCOURS POÉSIE-JEUNESSE
Société des écrivains canadiens (Québec)
744, chemin de Bélair
Val Bélair (Québec) G3K 1Y7